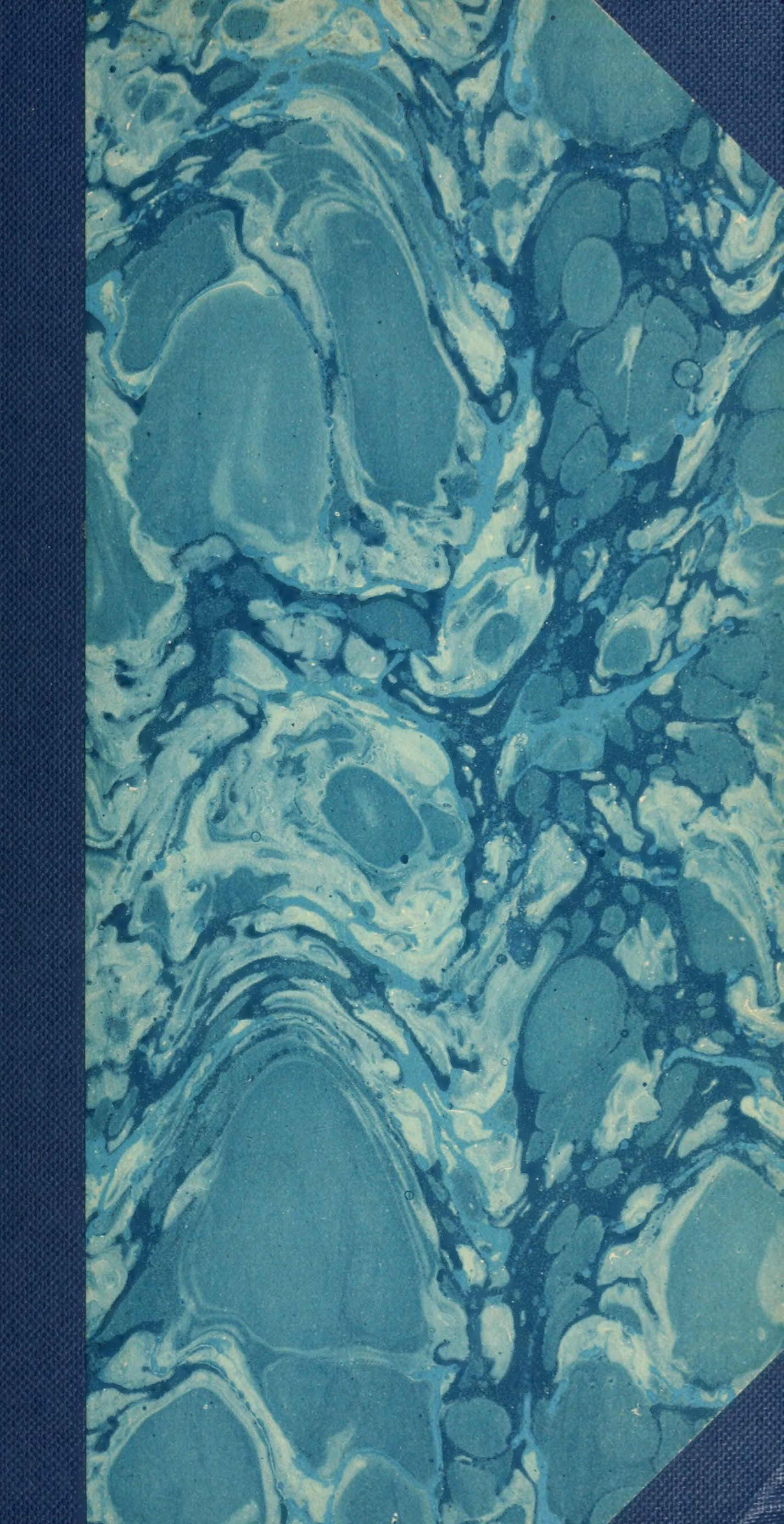
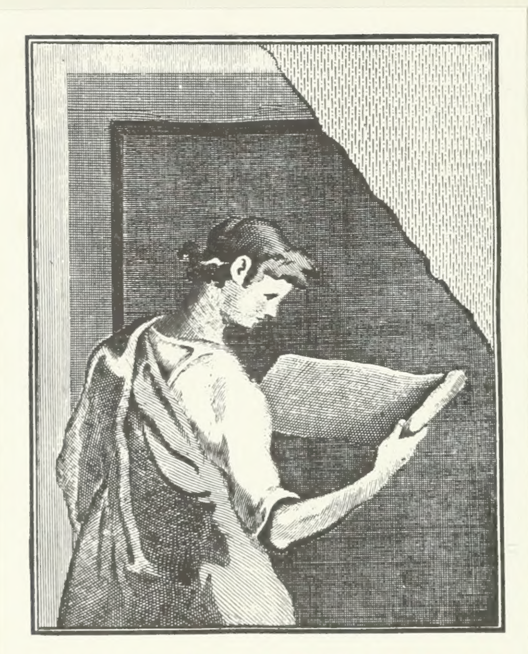





13e VOLUME DE LA COLLECTION

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1886

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

2e volume contenant 40 Gravures et Vignettes



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

71, Rue Lacondamine, 71

1886


PARIS-SALON
1886



PARIS, IMPRIMERIE E. BERNARD & CIE, 71, RUE LACONDAMINE, 71



13e VOLUME DE LA COLLECTION

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1886

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

2e volume contenant 40 Gravures et Vignettes



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

71, Rue Lacondamine, 71

1886





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS D'AUTEURS

		Pages.
Adrien-Marie	*Enfant de Marken (Hollande)*	1
Allongé	*Souvenirs de Hillegersberge (près Rotterdam)*	61
Appian	*Environs de Virieux*	17
Aviat	*Départ pour la chasse*	43
Bisson (E.)	*Un coin d'atelier*	7
Boutigny	*La confrontation*	57
Bretignier	*Un aveugle dans les rues de Fez*	71
Brispot	*Barbier de Village*	55
Burgers	*Le Ruisseau*	53
Chartran	*Fragment de plafond*	59
Coessin de la Fosse	*Toilette pour la procession*	39
Comerre (Léon)	*L'Été*	9
Cottin	*Part-à-deux*	67
Danger	*Chez un ami*	15
Dantan	*Ent'racte*	65
Daux	*Le Rendez-vous champêtre*	3
Dumaresq	*Première ascension du ballon dirigeable « La France »*	31



		Pages.
Farneti	*La Collaboration*	27
Fould (Consuelo)	*Chiffonnière*	75
Gay (Walter)	*C'est mon dernier prix*	47
Gelhay	*La crèche aux Enfants-Trouvés*	33
Geoffroy	*Les Affamés*	29
Granjean	*L'Allée des poteaux*	41
Guillemet	*Hameau de Landemer*	19
Hugo-Salmson	*Visite chez la fermière*	21
Karl Robert	*Un chêne (étude)*	11
Le Sénéchal de Kerdréoret	*La rentrée au port*	37
La Vieille	*Sortie de classe*	45
Mirallès	*Le Viatique*	69
Pécrus	*Gentilshommes attendant le duc de Guise*	5
Penne (de	*Relai à la neige*	51
Rondel	*Portrait de M. de Blowitz*	23
Saintin (Émile)	*La Ménagère*	35
Smith-Hald	*Le Lac Bandaksvandet*	79
Toudouze	*Salomé triomphante*	25
Vernier (Émile)	*Embarquement des filets*	49
Veyrassat	*La Vendange*	13
Wertheimer	*Le repas des lions*	63
Willems	*Le marchand de volailles*	77
Worms	*Sous le charme*	73



PRÉFACE


U *moment où nous écrivons le mot fin, à la dernière page du* XIIIe *volume de notre* PARIS-SALON, *il nous arrive, au sujet de ce* SALON *lui-même, des bruits assez étranges.*

Les succès de toutes sortes obtenus par les artistes, administrant eux-mêmes leurs propres affaires, et réalisant des bénéfices qu'ils versent dans la caisse sociale, n'ont pas laissé que d'étonner certaines gens, dont l'envie prend ombrage assez volontiers du bonheur des autres.

Les mouches du coche se sont agitées, en bourdonnant, autoúr de nos maîtres, dans le but peu louable assurément, d'enlever à nos artistes la disposition des fonds qui doivent tomber un jour dans la caisse sociale. Ceux qui n'osent pas demander ouvertement le retour à l'ancien ordre de choses insinuent à mots couverts que l'Etat devrait au moins exiger un fort loyer du Palais des Champs-Élysées dont l'hospitalité trop généreusement accordée, chagrine leur esprit mesquin.

Les artistes, satisfaits de leurs œuvres, et fiers des résvltats obtenus, qui leur ont valu l'applaudissement de tous,

laissent dire et continuent de bien faire. Ils ont compris, et tout le monde comprend avec eux, que le passé est le gage de l'avenir, et qu'il ne viendra à l'esprit de personne de leur retirer une gestion aussi heureuse qu'elle est habile.

Pour nous, qui de tout temps avons été si sympathique à leurs efforts, nous leur rendrons cette justice qu'ils n'ont rien négligé de ce qui peut assurer le succès de ces grandes manifestations artistiques, qui sont à nos yeux la fête et la joie de chaque printemps.

LOUIS ÉNAULT.







ADRIEN-MARIE

ENFANT DE MARKEN
(HOLLANDE)

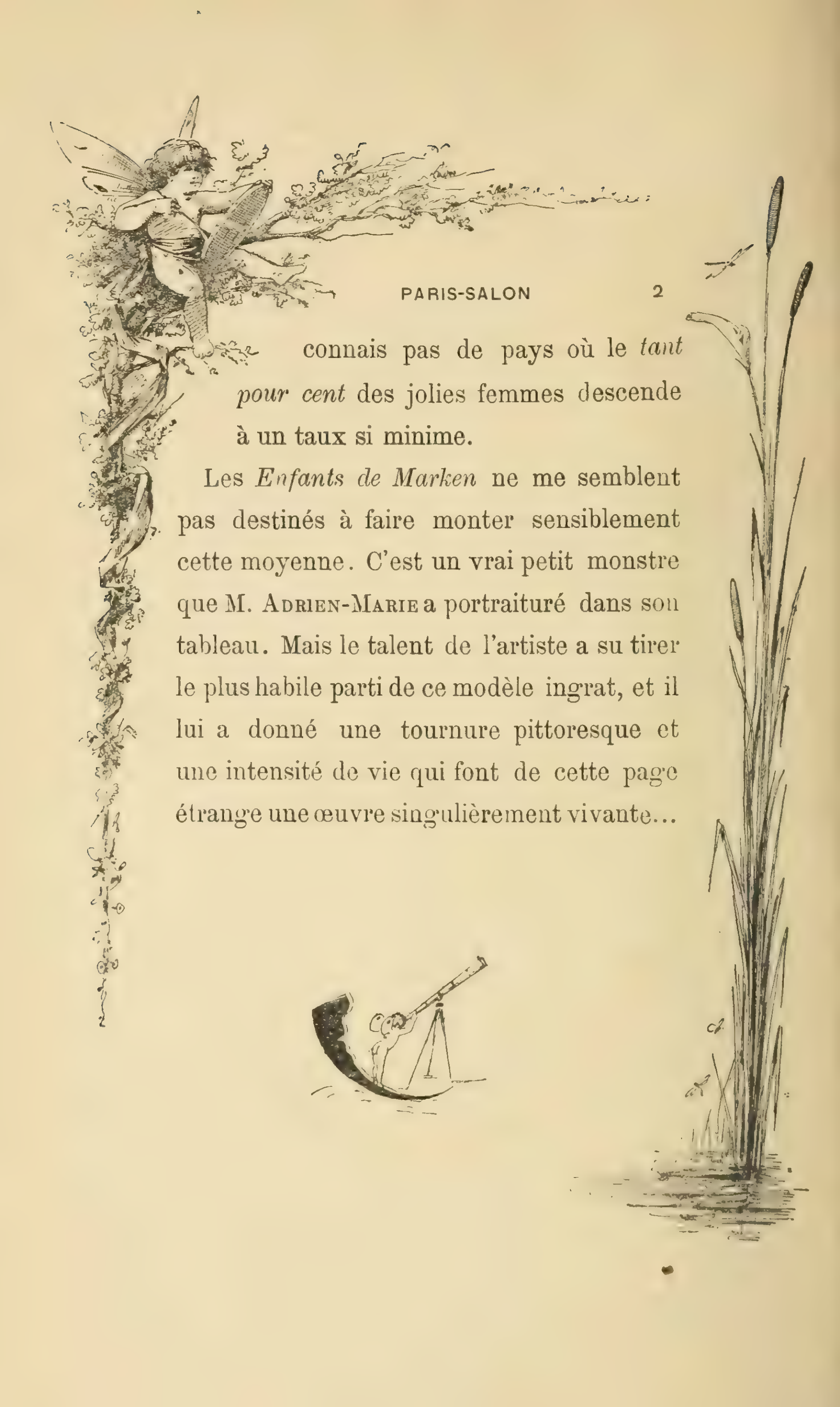
HOLLANDE ! que me veux-tu ? C'est en vain que je te fuis... Tu me poursuis partout ! Qui de nous deux se lassera le premier ?

On rapporte que M. de Voltaire, au moment de quitter les Pays-Bas, fut prié par une dame de lui laisser un autographe, résumant l'opinion de l'illustre voyageur sur les descendants des Bataves.

Il écrivit ces trois mots sur la page qu'il aurait mieux fait de laisser blanche : *Canaux*, *canards*, *canailles !*

Il y avait là une exagération de mauvaise foi et une impertinence de mauvais goût. Nous ne penserons jamais tant de mal que cela d'une contrée à laquelle nous devons Rembrandt et la sauce hollandaise ; Frans Hals et les tulipes de Harlem : la faïence de Delft, et le fromage tête de mort.

Mais nous sommes bien forcé d'avouer qu'au point de vue plastique la Hollande est assez mal partagée. Je ne



connais pas de pays où le *tant pour cent* des jolies femmes descende à un taux si minime.

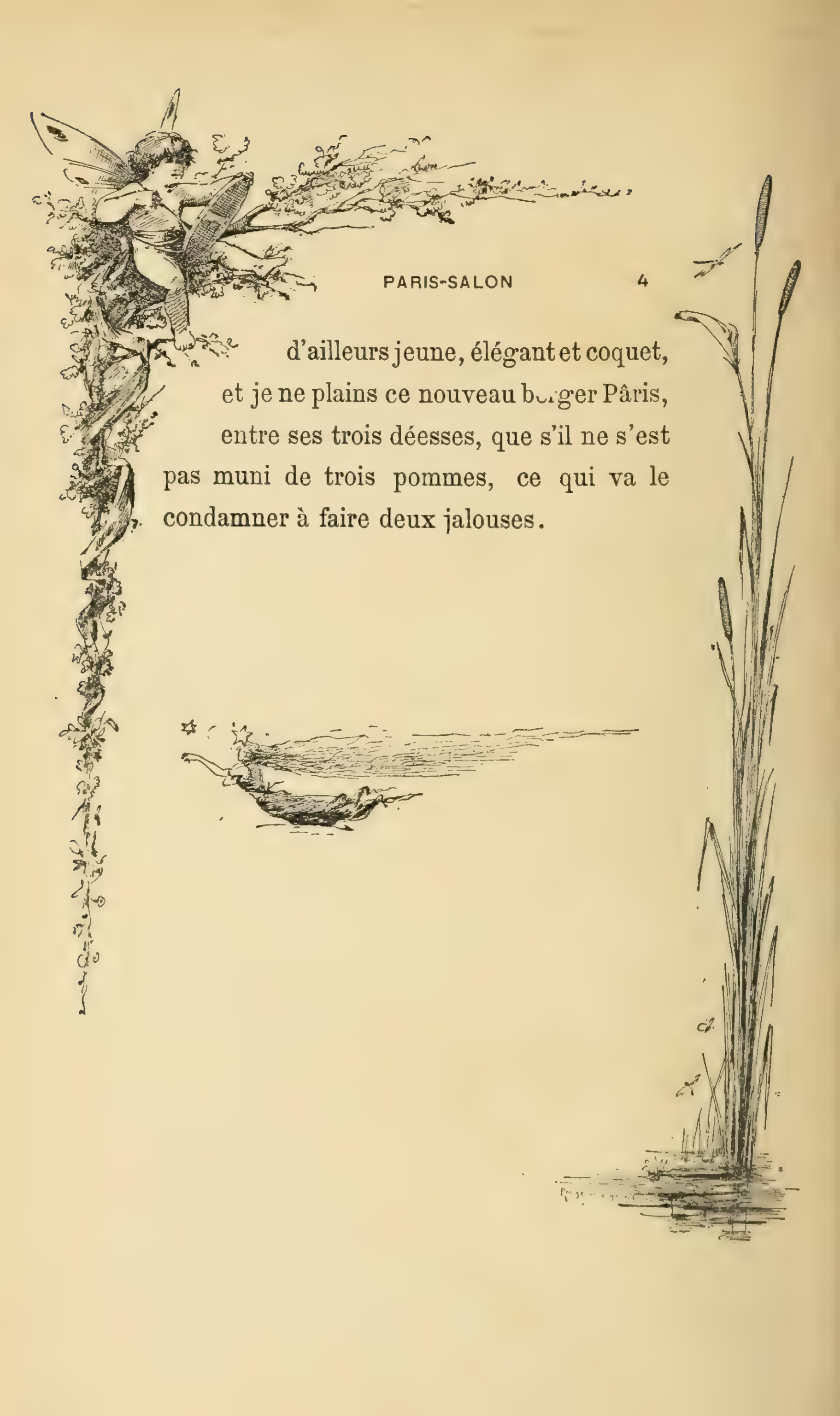
Les *Enfants de Marken* ne me semblent pas destinés à faire monter sensiblement cette moyenne. C'est un vrai petit monstre que M. Adrien-Marie a portraituré dans son tableau. Mais le talent de l'artiste a su tirer le plus habile parti de ce modèle ingrat, et il lui a donné une tournure pittoresque et une intensité de vie qui font de cette page étrange une œuvre singulièrement vivante...



DAUX

LE RENDEZ-VOUS CHAMPÊTRE

Rendez-vous champêtre ! dit le livret. Je veux bien le croire, le livret officiel étant infaillible, comme tout organe du gouvernement, ou d'un corps constitué généralement quelconque. Mais j'avoue, pour mon compte, que si j'étais invité à déjeuner par un trio de jolies femmes, commes les héroïnes de M. Daux, je ne me hanarcherais pas d'un juste-au corps du temps des Valois, et que je ne m'embâterais point d'une fraise large d'une aune, qui pourrait me causer bien de l'embarras au moment psychologique où il s'agirait de se rouler dans l'herbe. Mais ces difficultés n'ont point arrêté M. Daux, sûr de son pinceau comme de lui-même, et qui, s'étant dit à plusieurs reprises que rien n'était plus agréable à la campagne que les femmes de la ville, n'a convié à son rendez-vous que des élégantes qui s'habillent chez Rodnitz, La Ferrière et Pingat, et qui leur donne pour escorte des cavaliers dignes d'elles. Le tableau est



d'ailleurs jeune, élégant et coquet, et je ne plains ce nouveau berger Pâris, entre ses trois déesses, que s'il ne s'est pas muni de trois pommes, ce qui va le condamner à faire deux jalouses.



PÉCRUS

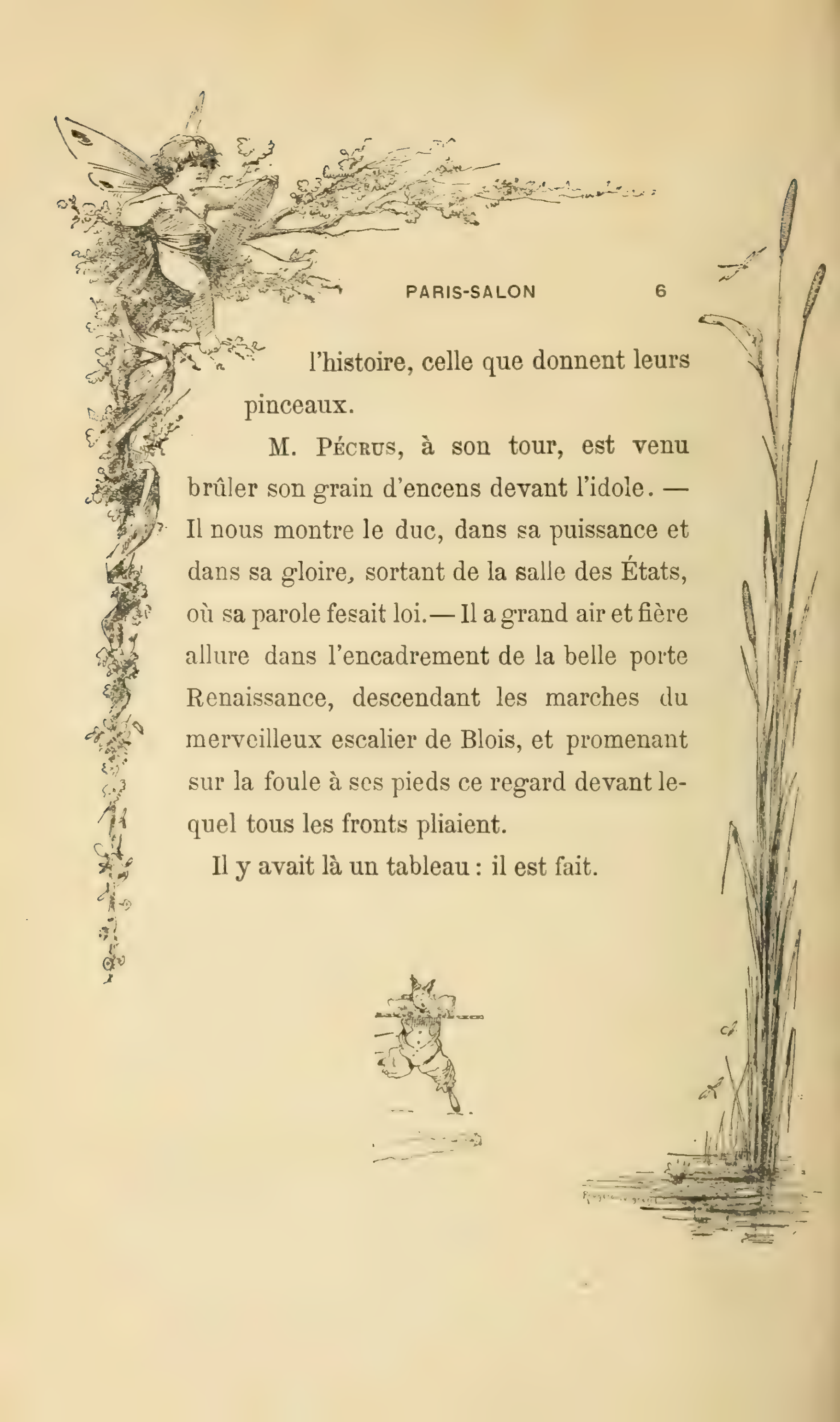
GENTILSHOMMES ATTENDANT LE DUC DE GUISE

Le duc de Guise eut vraiment toutes les chances que la Fortune, cette coquine capricieuse, peut accumuler sur la tête d'un favori. Issu d'une grande lignée, représentant de la première maison de France après celle du souverain, il eut cette gloire périlleuse, vivant, de tenir en échec la puissance du prince, et, mort, de lui faire encore peur.

— Je ne croyais pas qu'il fût si grand, dit Henri de Valois, en frémissant devant son cadavre étendu sur les dalles du château de Blois. —

Ajoutez une taille superbe ; une tournure de héros, et le bonheur de vivre à une époque dont les costumes magnifiques mettaient singulièrement en relief la force et l'élégance de l'homme.

Ne nous étonnons donc point si les peintres, qui sont avant tout amoureux du pittoresque, ont ajouté, pour ce grand duc de Guise, à l'immortalité que lui promettait



l'histoire, celle que donnent leurs pinceaux.

M. Pécrus, à son tour, est venu brûler son grain d'encens devant l'idole. — Il nous montre le duc, dans sa puissance et dans sa gloire, sortant de la salle des États, où sa parole fesait loi. — Il a grand air et fière allure dans l'encadrement de la belle porte Renaissance, descendant les marches du merveilleux escalier de Blois, et promenant sur la foule à ses pieds ce regard devant lequel tous les fronts pliaient.

Il y avait là un tableau : il est fait.





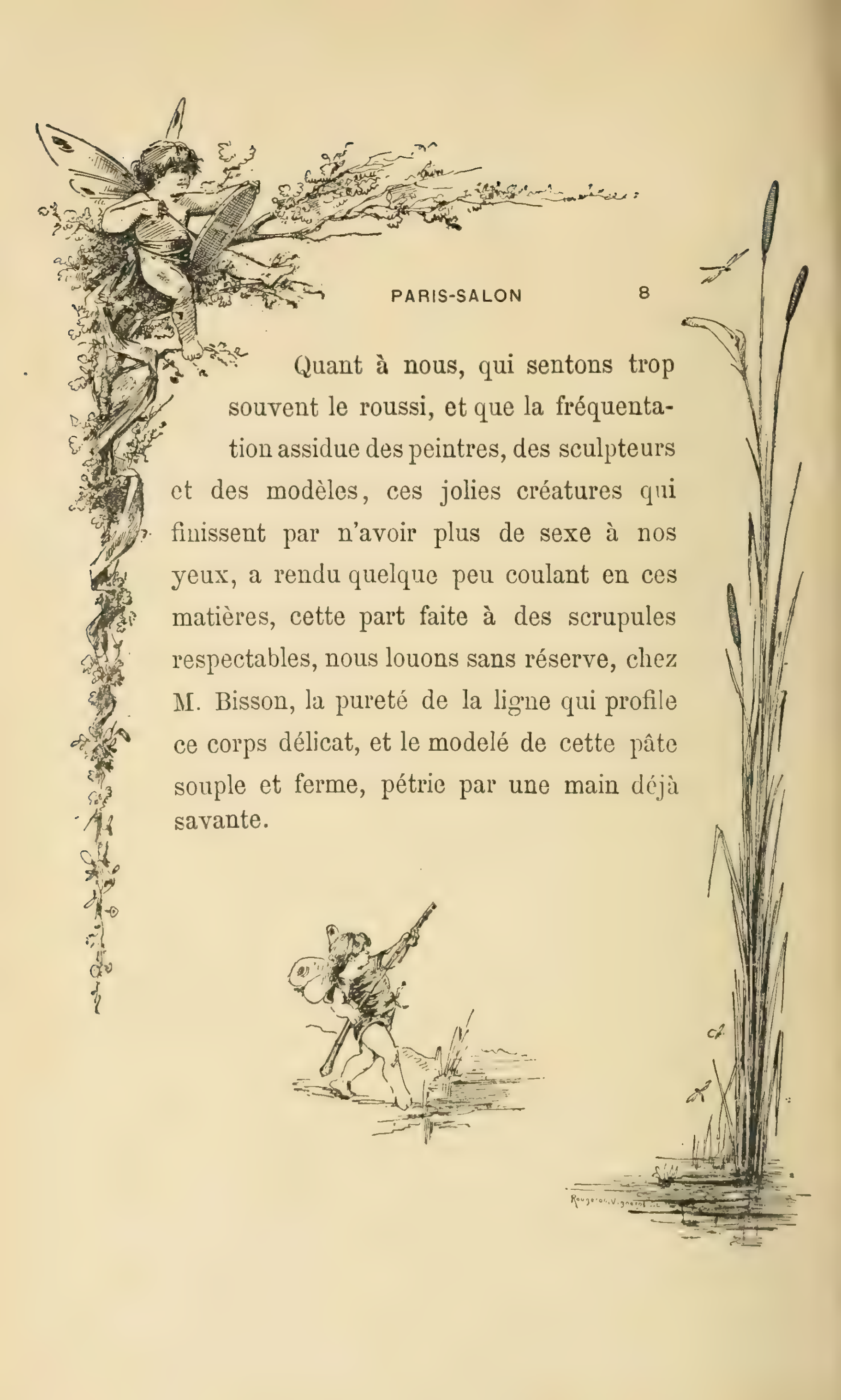
E. BISSON

UN COIN D'ATELIER

A QUOI pensiez-vous, M. BISSON quand vous vous êtes placé pour la première fois devant votre chevalet pour peindre ce *Coin d'atelier?* A faire un bon tableau, me direz-vous! Soit! mais ne vous êtes-vous point douté quelque peu que cette nudité trop sensuelle ne laisserait point que d'effrayer certaines mères ombrageuses.

J'en sais qui hésiteront à permettre que leurs fils, à l'âge des passions brûlantes, fréquentent les ateliers où l'on voit, dans les coins, des jeunes personnes aussi peu vêtues que celle-là.

C'est ainsi que, sans le vouloir, un joli tableau aura fait tort à la peinture. C'est, en effet, une charmante toile celle que nous donne ici M. Bisson; il y a là une étude, je dirai volontiers une caresse de la chair, dont un ascète devrait sans doute éviter le voisinage, car sa vue, ou même son seul souvenir pourraient peupler de rêves dangereux le recueillement de sa chaste solitude.



Quant à nous, qui sentons trop souvent le roussi, et que la fréquentation assidue des peintres, des sculpteurs et des modèles, ces jolies créatures qui finissent par n'avoir plus de sexe à nos yeux, a rendu quelque peu coulant en ces matières, cette part faite à des scrupules respectables, nous louons sans réserve, chez M. Bisson, la pureté de la ligne qui profile ce corps délicat, et le modelé de cette pâte souple et ferme, pétrie par une main déjà savante.

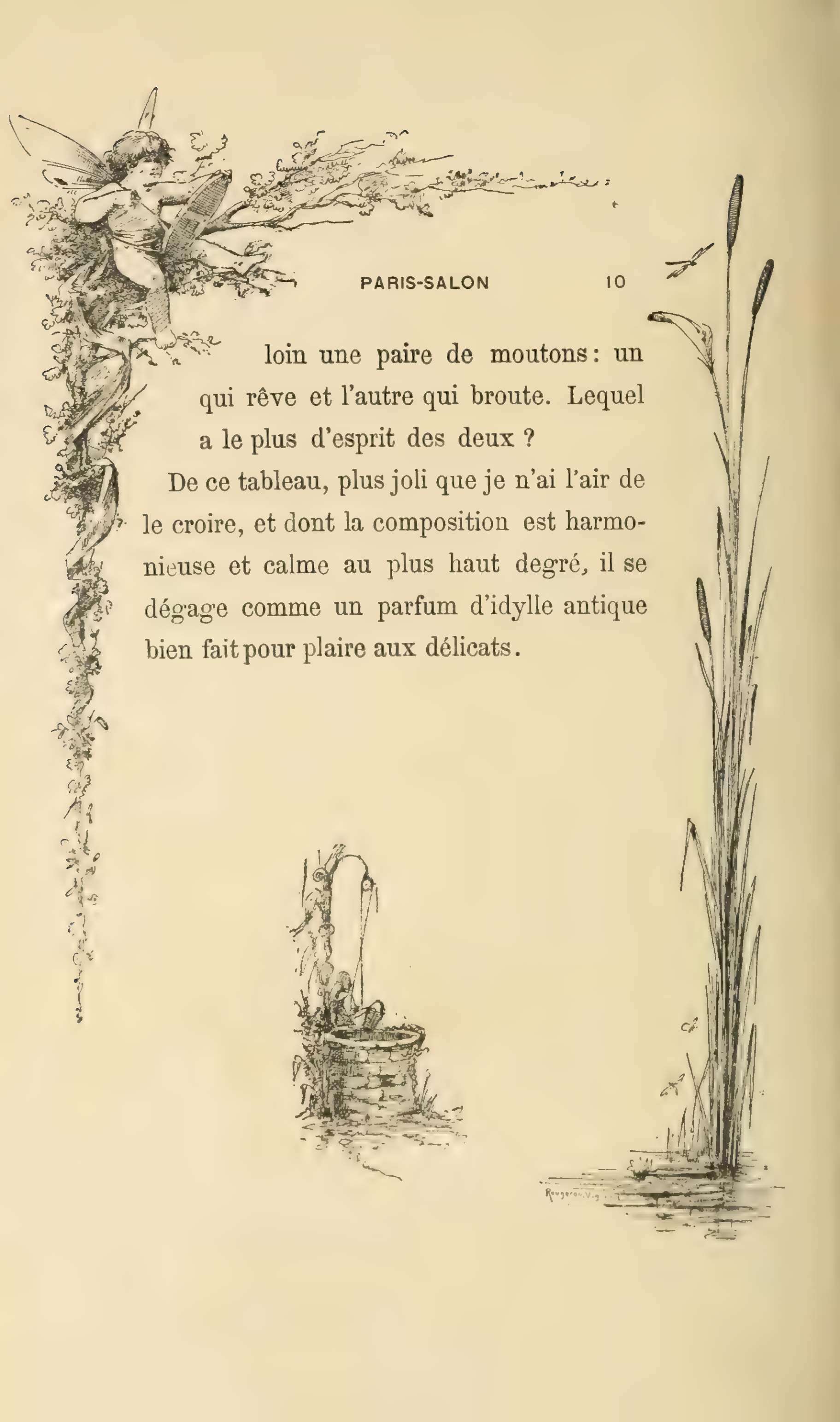


Léon COMERRE

L'ÉTÉ

Plein de zèle pour ses administrés, et désireux de donner (au moins en peinture !) les joies pures et saines de la vie des champs à ceux des habitants de son quartier populaire, qui ne peuvent s'accorder eux-mêmes les délices de la villégiature, M. le maire du IVe arrondissement — un bien brave homme, vous pouvez m'en croire ! — a chargé M. Léon Comerre de leur mettre sous les yeux un abrégé de la vie rustique, et de leur montrer ce que l'on voit à la campagne, quand on a le bonheur d'y passer l'été.

Il y a d'abord, au beau milieu du panneau, un grand arbre dont le dôme gigantesque et frais abriterait tout un village contre les feux de la canicule ; il y a aussi une bergère, pieds nus, en cheveux, et en épaules — *en peau* disent les gandins — qui s'appuie langoureusement à son tronc robuste, et laisse prendre sa main par un berger audacieux, également peu vêtu, mais qui a un biceps sérieux et un deltoïde plein de promesses; un peu plus



loin une paire de moutons : un qui rêve et l'autre qui broute. Lequel a le plus d'esprit des deux ?

De ce tableau, plus joli que je n'ai l'air de le croire, et dont la composition est harmonieuse et calme au plus haut degré, il se dégage comme un parfum d'idylle antique bien fait pour plaire aux délicats.





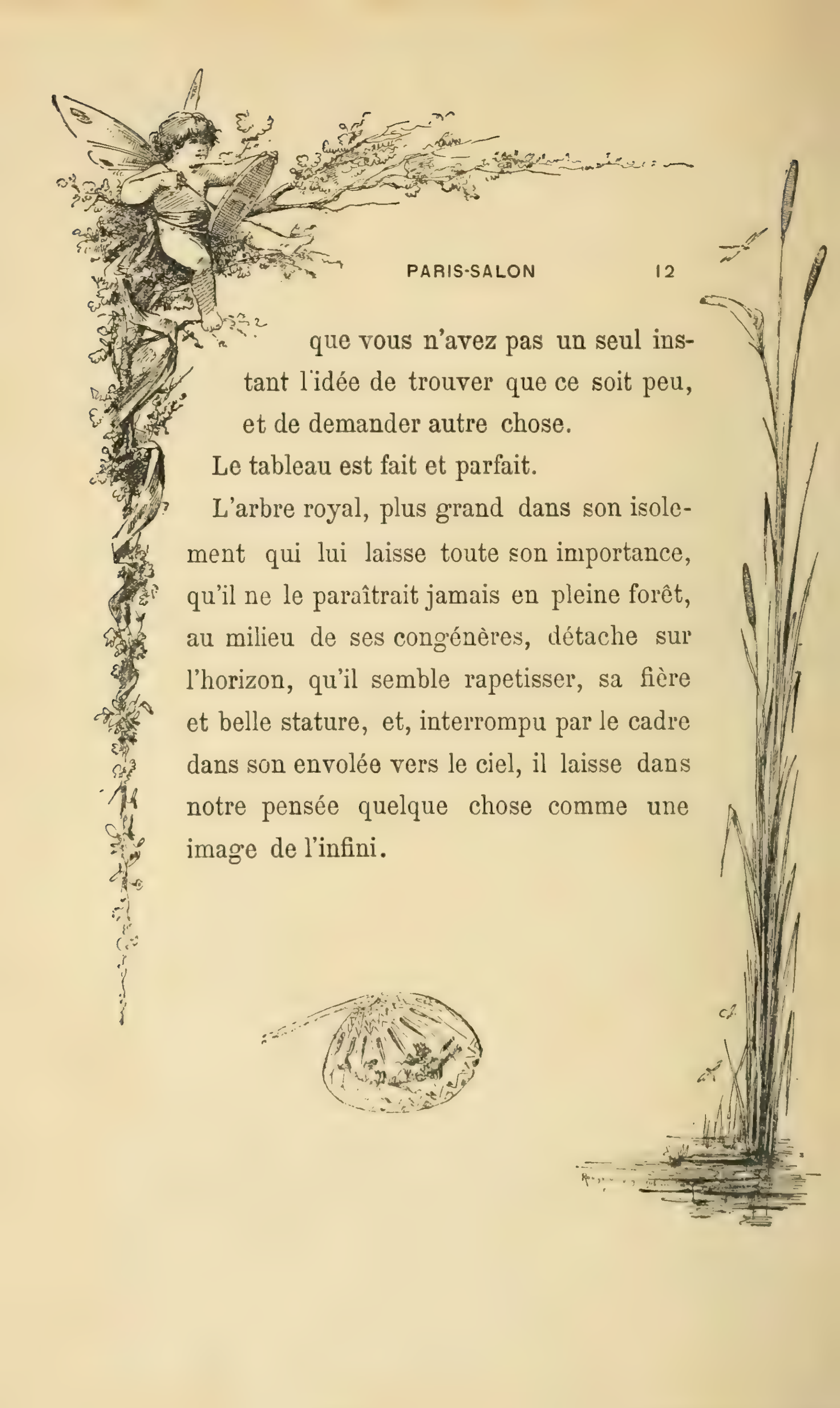
KARL ROBERT

UN CHENE (ÉTUDE)

Étude ! nous dit M. Karl Robert ; ceci n'est qu'une simple étude ! Je m'en rapporte à lui ; mais à cette condition qu'il me permettra de lui dire que des études comme celle-là valent tous les tableaux du monde.

Je ne sais vraiment rien de plus magnifique que ce chêne au tronc puissant, à la vaste ramure, qui dresse au milieu du tableau, dans une solitude imposante, au sein d'un paysage agreste, sa silhouette majestueuse. L'impression est vraiment grande, et en présence de ce géant de la végétation occidentale, le sentiment auguste de la nature remplit votre âme jusqu'à la faire déborder.

Voyez pourtant jusqu'où peut aller cette puissance magique de l'Art. A vrai dire il n'y a qu'un arbre dans le tableau de M. Karl Robert, mais il est tellement beau, et, à lui seul, il vous occupe et vous absorbe à un tel point



que vous n'avez pas un seul instant l'idée de trouver que ce soit peu, et de demander autre chose.

Le tableau est fait et parfait.

L'arbre royal, plus grand dans son isolement qui lui laisse toute son importance, qu'il ne le paraîtrait jamais en pleine forêt, au milieu de ses congénères, détache sur l'horizon, qu'il semble rapetisser, sa fière et belle stature, et, interrompu par le cadre dans son envolée vers le ciel, il laisse dans notre pensée quelque chose comme une image de l'infini.





VEYRASSAT

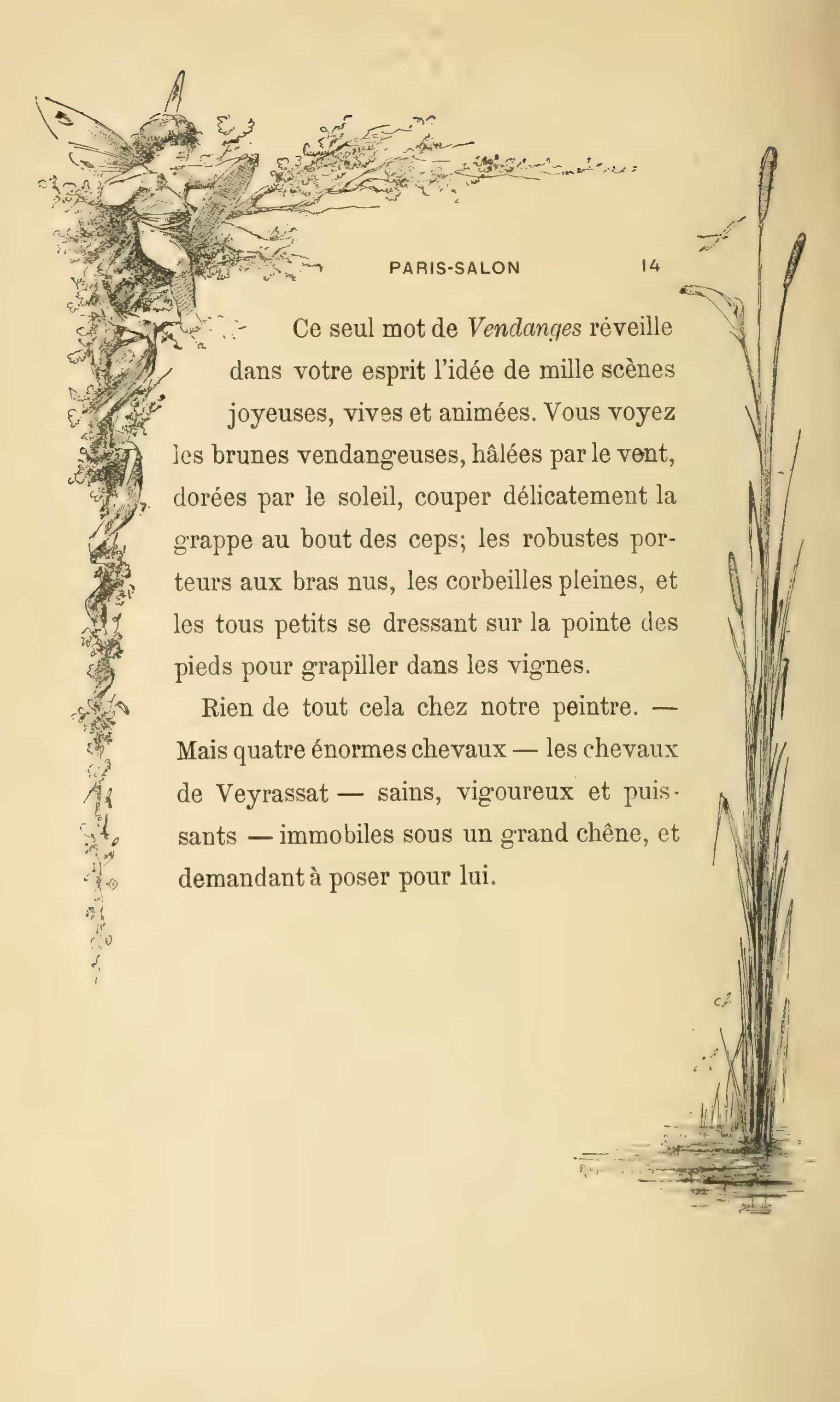
LA VENDANGE

Veyrassat, depuis longtemps en possession de la faveur d'un public bien à lui, qui l'attend à toutes les expositions, qui le cherche et le retrouve à tous les Salons, Veyrassat pourrait chanter comme le *Brasseur de Preston* :

> Et si j'ai gagné la bataille,
> Ce fut grâce à mon cheval !

S'il faut en croire les admirateurs de M. Veyrassat, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, le cheval, n'a été créé et mis au monde que dans le seul but de poser pour lui. Si la représentation perpétuelle de ce fier quadrupède est une vocation chez l'artiste, et j'avoue que la chose m'en a tout l'air, il faut reconnaître qu'il lui obéit avec une conscience rare. Quel que soit le sujet qu'il traite, ce que l'on voit tout d'abord dans une œuvre de lui, ce n'est ni le paysage, ni l'homme, ni la femme — c'est le cheval !

Regardez plutôt le tableau que nous reproduisons ici !



Ce seul mot de *Vendanges* réveille dans votre esprit l'idée de mille scènes joyeuses, vives et animées. Vous voyez les brunes vendangeuses, hâlées par le vent, dorées par le soleil, couper délicatement la grappe au bout des ceps; les robustes porteurs aux bras nus, les corbeilles pleines, et les tous petits se dressant sur la pointe des pieds pour grapiller dans les vignes.

Rien de tout cela chez notre peintre. — Mais quatre énormes chevaux — les chevaux de Veyrassat — sains, vigoureux et puissants — immobiles sous un grand chêne, et demandant à poser pour lui.





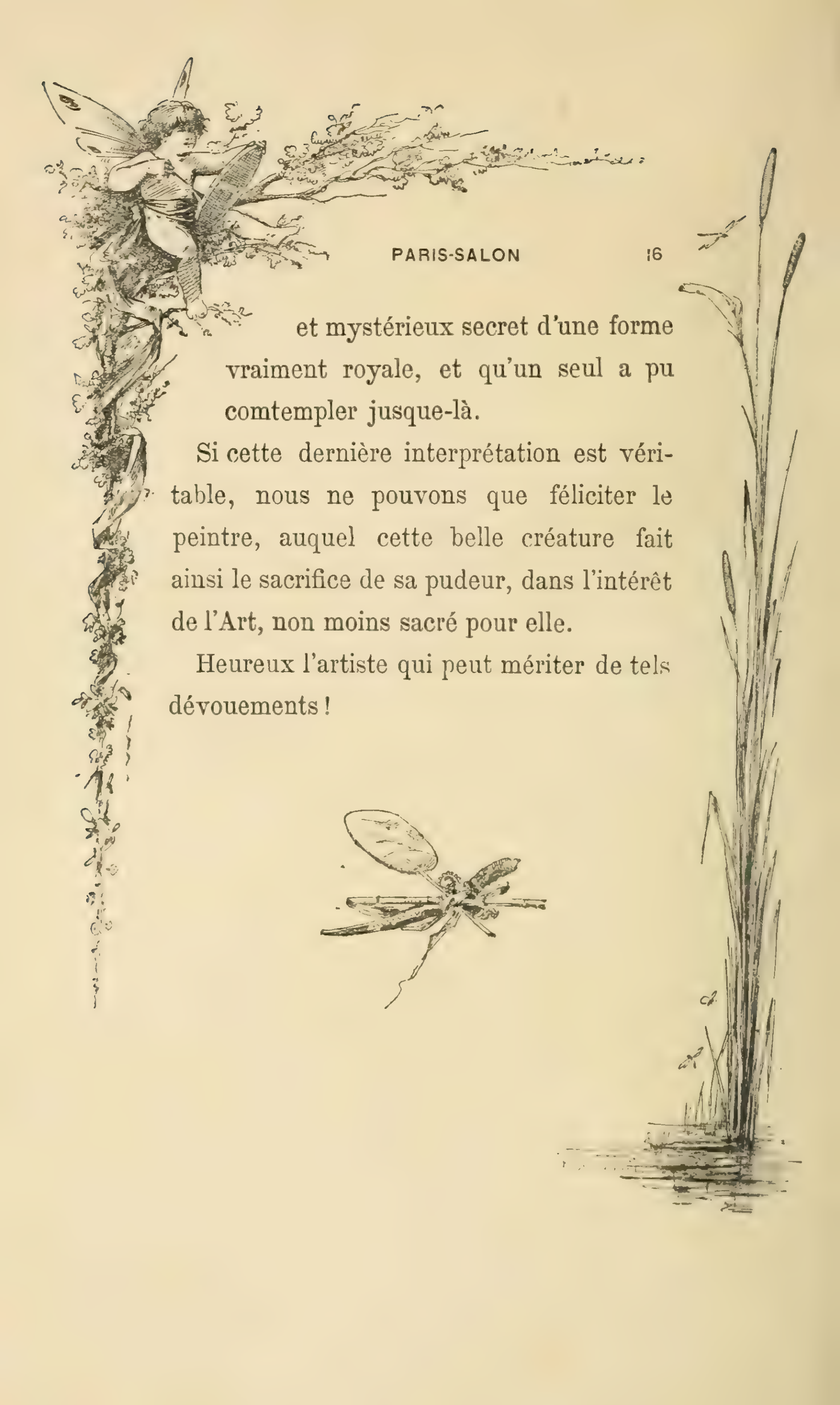
DANGER

CHEZ UN AMI

Chez un ami ! — Ce titre attrayant me semble plein de mystère, et une petite note explicative ne serait vraiment pas hors de saison. — *Chez un ami!* le tableau étant donné, plusieurs significations nous paraissent également acceptables — c'est peut-être un ami— un amateur — qui vient passer une heure ou deux de flânerie artistique, chez un peintre, et qui, le maître étant absent, trouve plaisant de se mettre à sa place, et, se penchant à gauche du chevalet, de regarder tour à tour et le tableau commencé, et la femme qui pose pour lui, dans sa nudité audacieuse et superbe.

Peut-être aussi est-ce le modèle qui est venue chez un ami, lui apporter le spectacle inspirateur de sa grâce enchanteresse et de sa triomphante beauté.

Quelle reconnaissance, en pareil cas, l'artiste ne doit-il pas avoir pour celle qui lui permet de s'initier lui-même, et, ce qui est bien plus encore, d'initier le public au cher



et mystérieux secret d'une forme vraiment royale, et qu'un seul a pu comtempler jusque-là.

Si cette dernière interprétation est véritable, nous ne pouvons que féliciter le peintre, auquel cette belle créature fait ainsi le sacrifice de sa pudeur, dans l'intérêt de l'Art, non moins sacré pour elle.

Heureux l'artiste qui peut mériter de tels dévouements !





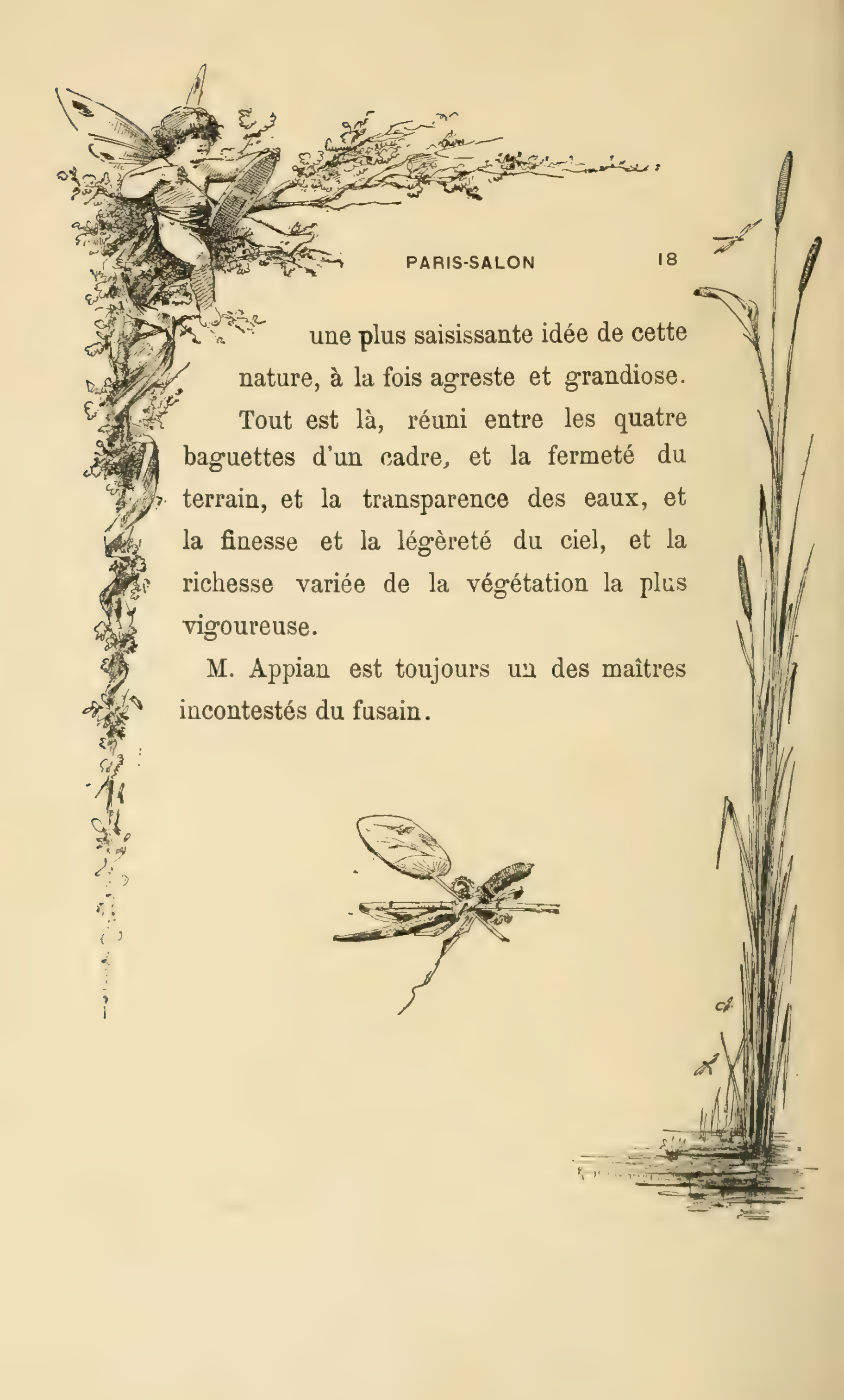
APPIAN

ENVIRONS DE VIRIEUX

Depuis longtemps déjà, Appian est fidèle au rendez-vous que nous lui donnons chaque année au Paris-Salon. Il date comme nous de la fondation, et ni lui ni moi n'avons le désir de quitter de sitôt la partie. Je ne sais si l'artiste peint également bien de la main droite et de la main gauche; mais ce que personne n'ignore, c'est qu'il se sert aussi habilement du fusain que du pinceau, et qu'il serait difficile de tirer un plus habile parti des ressources du *Noir et Blanc*, si heureusement mises en lumière par une récente et magnifique exposition.

Il serait impossible d'obtenir, avec la plus riche palette, des effets plus variés que M. Appian n'en produit avec un bout de bois noirci au feu.

Voyez-moi plutôt ces *Environs de Virieux*, et dites-moi si le tableau le plus complet réussirait jamais à vous donner



une plus saisissante idée de cette nature, à la fois agreste et grandiose.

Tout est là, réuni entre les quatre baguettes d'un cadre, et la fermeté du terrain, et la transparence des eaux, et la finesse et la légèreté du ciel, et la richesse variée de la végétation la plus vigoureuse.

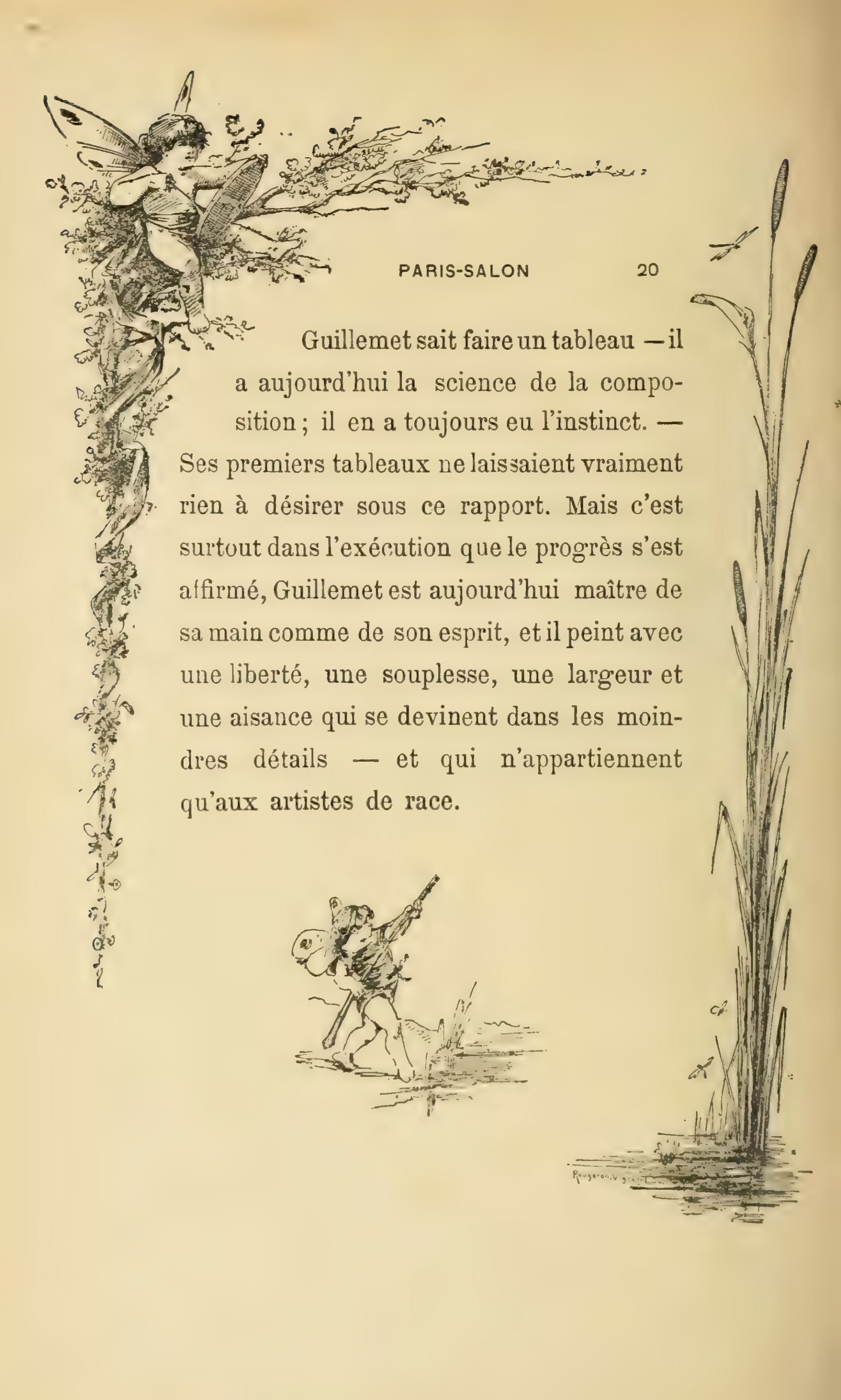
M. Appian est toujours un des maîtres incontestés du fusain.



GUILLEMET

HAMEAU DE LANDEMER

GUILLEMET qui est aujourd'hui dans la plénitude et dans la force de son talent robuste et sain, est un des rares parmi ceux de sa génération, dont on puisse dire qu'il a tenu toutes les promesses que faisaient pour lui et le bonheur et l'habileté de ses débuts. Pour nous qui le suivons depuis cette époque avec une conscience de critique, qui n'a d'égale que notre sollicitude d'ami, il nous plaît de reconnaître qu'il a marché dans sa voie d'un pas tout à la fois ferme et rapide, sans se laisser détourner un seul instant du but qu'il apercevait et qu'il voulait atteindre. Il y est arrivé aujourd'hui, à force de persévérance et de courage, et il plante sur le pic son pavillon glorieux qui flotte au vent et qu'il n'amènera pas.... Ce Parisien a des ténacités de Breton.



Guillemet sait faire un tableau — il a aujourd'hui la science de la composition ; il en a toujours eu l'instinct. — Ses premiers tableaux ne laissaient vraiment rien à désirer sous ce rapport. Mais c'est surtout dans l'exécution que le progrès s'est affirmé, Guillemet est aujourd'hui maître de sa main comme de son esprit, et il peint avec une liberté, une souplesse, une largeur et une aisance qui se devinent dans les moindres détails — et qui n'appartiennent qu'aux artistes de race.





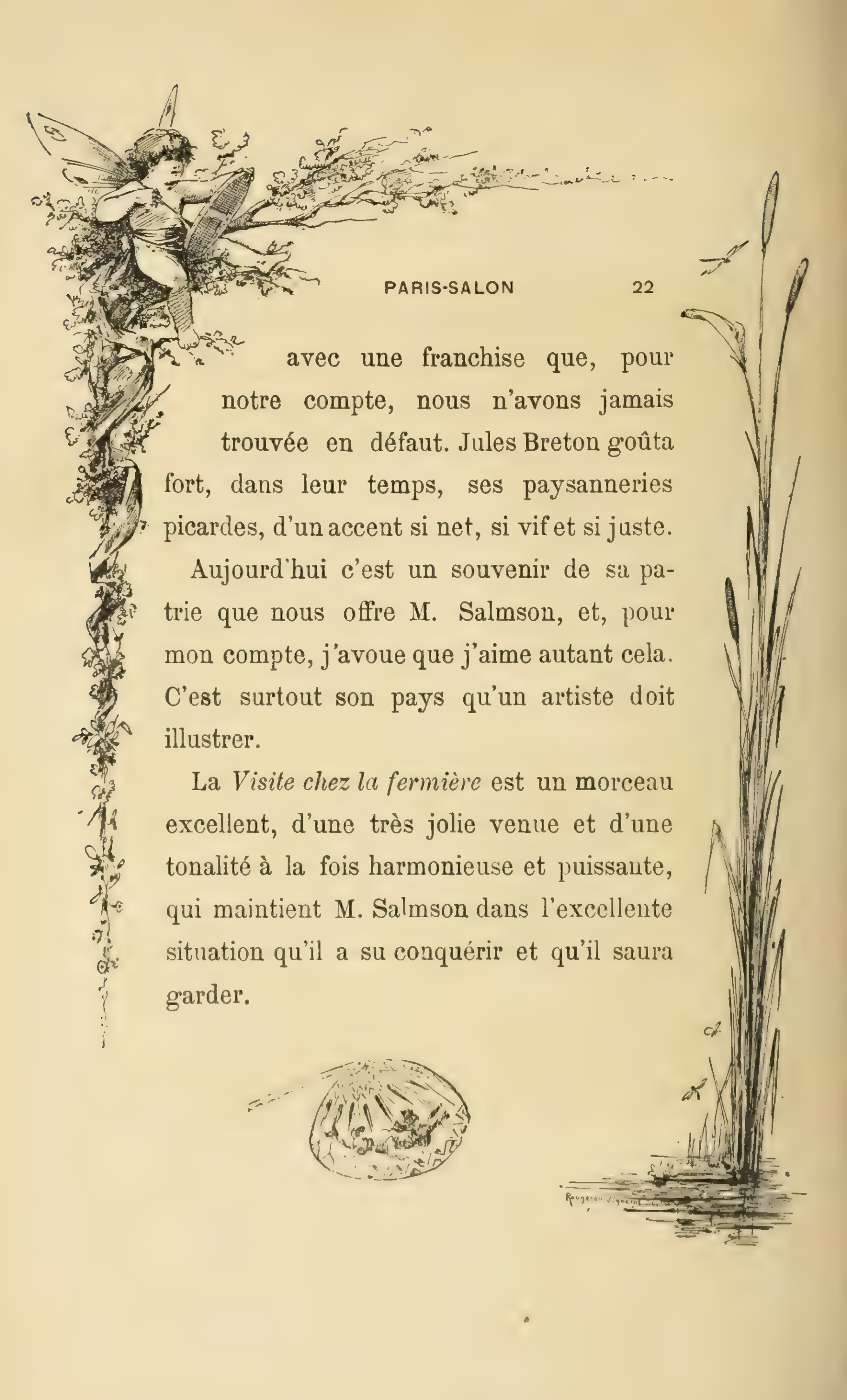
HUGO SALMSON

VISITE CHEZ LA FERMIÈRE

Hugo Salmson est un favori de la destinée. Très jeune encore, il était déjà célèbre. Élève de l'Académie royale de Stockholm, sa patrie, il est venu chercher à Paris ce baptême de gloire, que lui seul peut-être donne aux artistes de tous les pays d'une façon tellement définitive, qu'ils en restent, pour ainsi dire, sacrés pour le reste de leur vie. Ajoutez que le jeune et brillant artiste avait eu deux ou trois bonnes fées pour marraines, qui se sont chargées elles-mêmes des dragées.

Quoiqu'il en soit, le peintre Suédois, venu en France pour complétér ses études et voir travailler nos maîtres, a fait rapidement son chemin parmi nous.

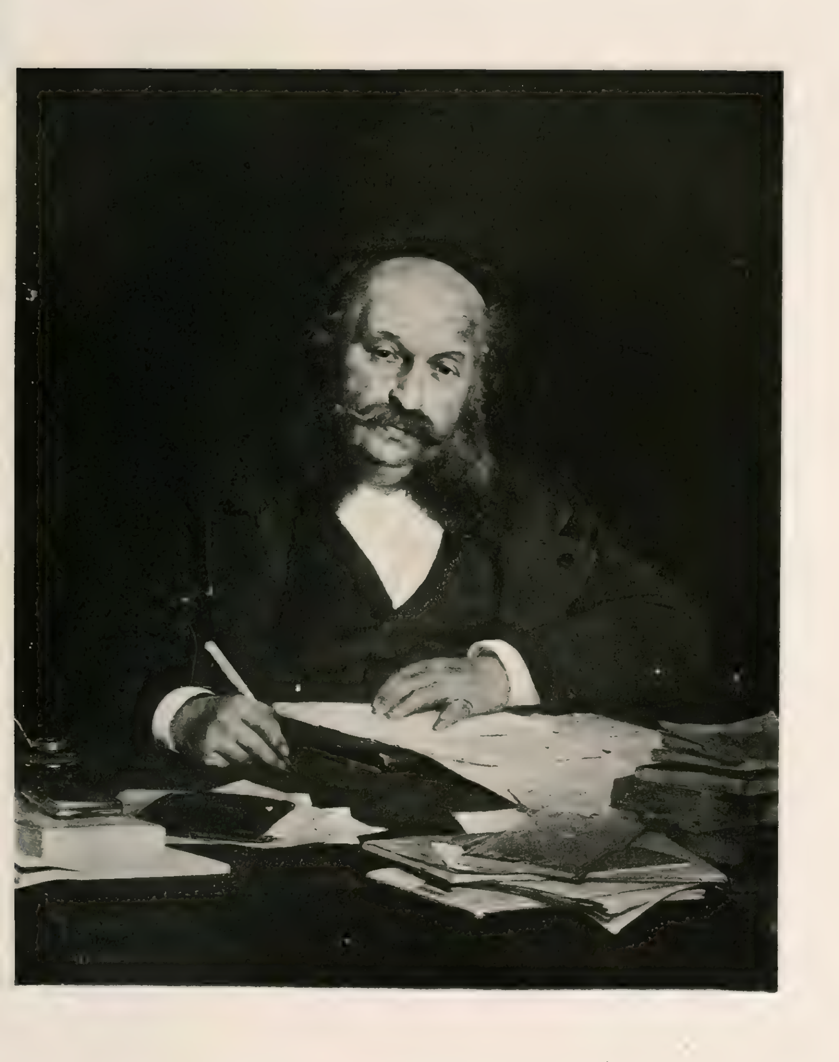
De l'autre côté du Sund comme de celui-ci, M. Salmson s'est surtout attaché à reproduire les scènes de la vie populaire et rustique ; il le fait avec une émotion honnête et un grand parti pris de franchise et de sincérité. Il regarde attentivement ; il voit juste, et il rend ce qu'il a vu



avec une franchise que, pour notre compte, nous n'avons jamais trouvée en défaut. Jules Breton goûta fort, dans leur temps, ses paysanneries picardes, d'un accent si net, si vif et si juste.

Aujourd'hui c'est un souvenir de sa patrie que nous offre M. Salmson, et, pour mon compte, j'avoue que j'aime autant cela. C'est surtout son pays qu'un artiste doit illustrer.

La *Visite chez la fermière* est un morceau excellent, d'une très jolie venue et d'une tonalité à la fois harmonieuse et puissante, qui maintient M. Salmson dans l'excellente situation qu'il a su conquérir et qu'il saura garder.



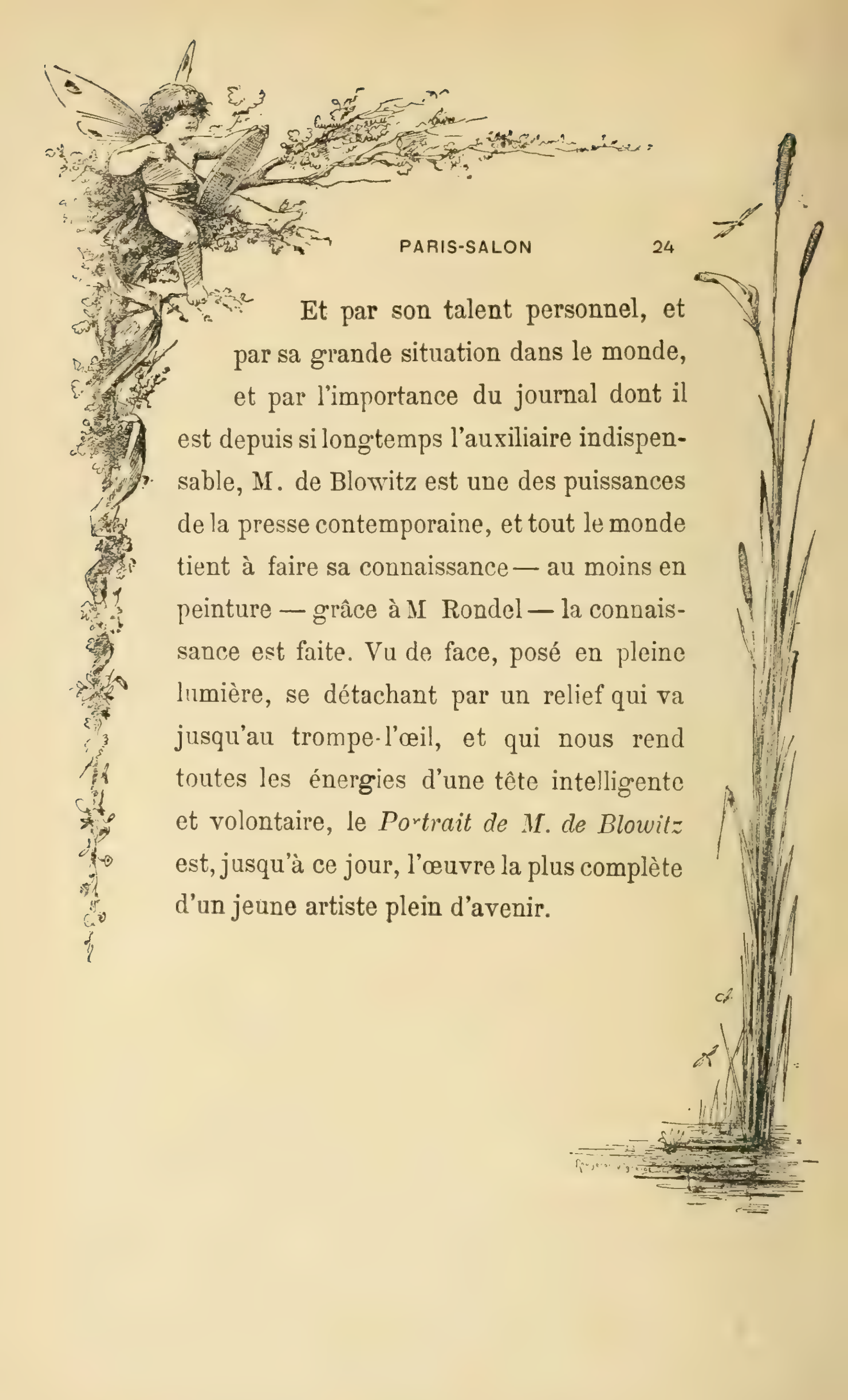
RONDEL

PORTRAIT DE M. DE BLOWITZ

Rondel est un malin. Avec des apparences de jeunesse encore naïve, il possède comme un vieux tous les secrets du métier, et il connaît mieux que personne le moyen d'exciter la curiosité et de retenir l'attention du public.

Il sait fort bien qu'il ne suffit point qu'un portrait nous offre une ressemblance garantie ; qu'il soit modelé dans une pâte souple et ferme, avec le relief et la puissance d'une exécution magistrale. Il s'est dit que, pour assurer — chose rare ! — le succès d'un portrait, il fallait encore que le *sujet* fût une personnalité marquante, et qu'en rencontrant son nom dans le livret, le visiteur du Salon se dît à lui même : « Voyons donc un peu comment il est fait, ce monsieur dont on parle tant ! »

M. de Blowitz, le correspondant parisien du *Times* remplissait de la façon la plus satisfaisante pour M. Rondel ce *desideratum*, qui reste à l'état de vœu non exaucé pour tant de peintres de portraits.



Et par son talent personnel, et par sa grande situation dans le monde, et par l'importance du journal dont il est depuis si longtemps l'auxiliaire indispensable, M. de Blowitz est une des puissances de la presse contemporaine, et tout le monde tient à faire sa connaissance — au moins en peinture — grâce à M Rondel — la connaissance est faite. Vu de face, posé en pleine lumière, se détachant par un relief qui va jusqu'au trompe-l'œil, et qui nous rend toutes les énergies d'une tête intelligente et volontaire, le *Portrait de M. de Blowitz* est, jusqu'à ce jour, l'œuvre la plus complète d'un jeune artiste plein d'avenir.



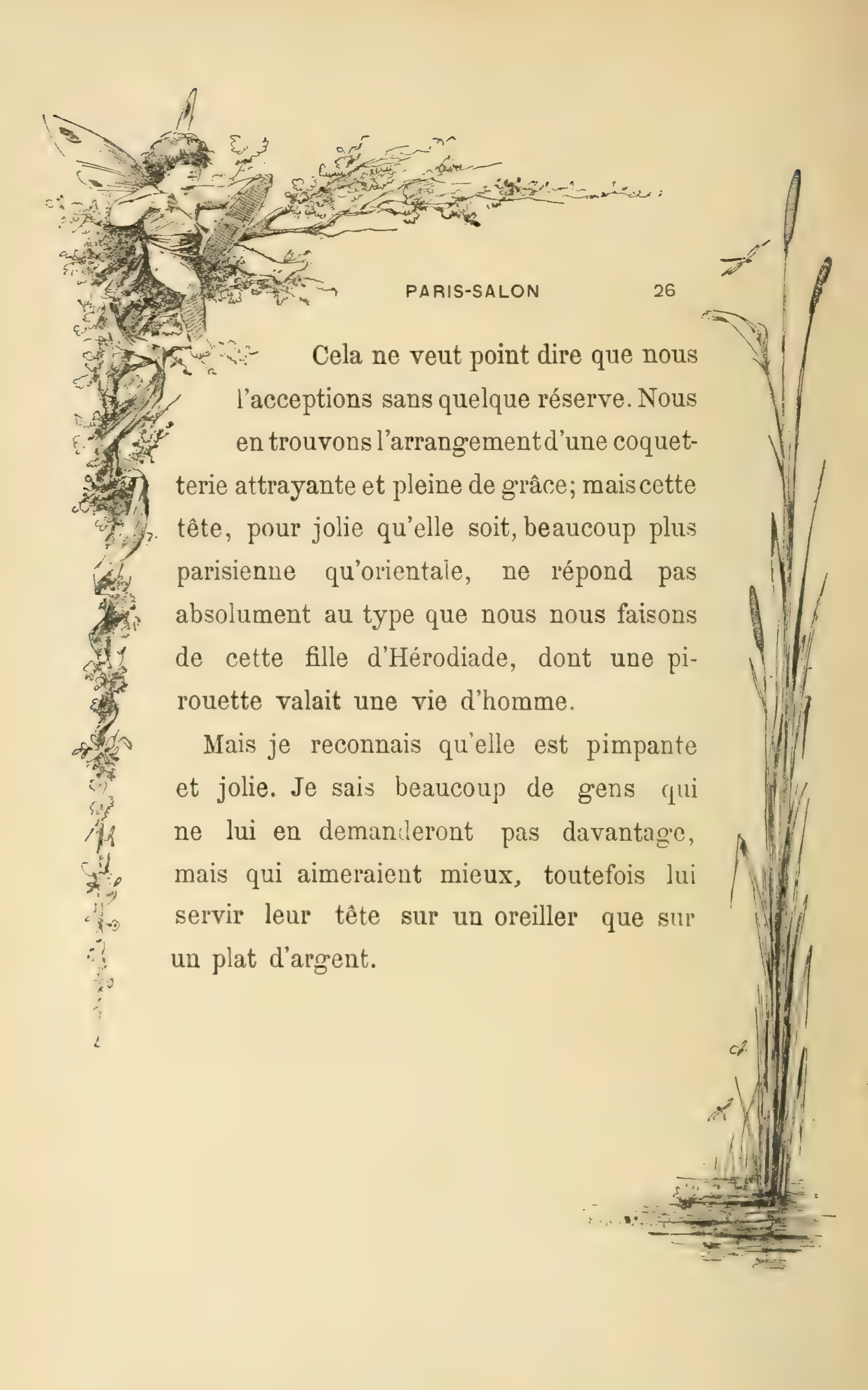
TOUDOUZE

SALOMÉ TRIOMPHANTE

Toudouze est un jeune audacieux qui ne doute de rien. Son pinceau plein d'ardeur s'attaque à tous les siècles, et à toutes les civilisations : pas un sujet qu'il ne regarde comme relevant directement de son empire. Le Moyen-Age et la Renaissance ; l'Antiquité et les Temps Modernes passent et posent tour à tour devant lui.

L'an passé il nous menait à la cour de Louis XIV, pour faire danser devant nous la Pavane royale à de belles dames et à de grands seigneurs. Cette année il nous conduit chez Hérode, roi des Juifs, pour nous montrer comment s'y prennent les jeunes filles pour faire couper le cou aux vieux prophètes, quand ils commencent à devenir gênants.

Le tableau qu'il expose sous ce titre : *Salomé triomphante*, est à coup sûr un des plus regardés qu'il y ait au Salon de 1886, et nous sommes heureux de le reproduire ici.



Cela ne veut point dire que nous l'acceptions sans quelque réserve. Nous en trouvons l'arrangement d'une coquetterie attrayante et pleine de grâce; mais cette tête, pour jolie qu'elle soit, beaucoup plus parisienne qu'orientale, ne répond pas absolument au type que nous nous faisons de cette fille d'Hérodiade, dont une pirouette valait une vie d'homme.

Mais je reconnais qu'elle est pimpante et jolie. Je sais beaucoup de gens qui ne lui en demanderont pas davantage, mais qui aimeraient mieux, toutefois lui servir leur tête sur un oreiller que sur un plat d'argent.



FARNETI

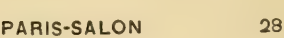
LA COLLABORATION

J'avoue bien franchement n'avoir jamais eu beaucoup de goût pour la collaboration. J'aime le recueillement et la solitude dans le travail ; l'œuvre de la pensée me semble meilleure dans la solitude et le silence.

Mais la vérité m'oblige à reconnaître, en face du tableau que M. Farneti intitule la *Collaboration*, que si l'une de ses trois héroïnes venait m'offrir de travailler avec moi au second volume du Paris-Salon, j'aurais grand peine à ne pas lui dire, la bouche en cœur et le coude arrondi :

« Mais comment donc, mademoiselle, donnez-vous la peine de vous asseoir ! »

Et je lui offrirais la meilleure place à ma table de travail, la plume qui ne crie pas et la feuille de papier, satinée comme un vélin, sur laquelle la main peut courir sans crainte de froisser la manchette de mousseline ou de dentelle.



C'est qu'elles sont vraiment charmantes, et adorablement jolies ces trois aimables créatures, que M. Farneti a groupées, avec tant de grâce, dans un intérieur des plus élégants, autour d'une table de travail.

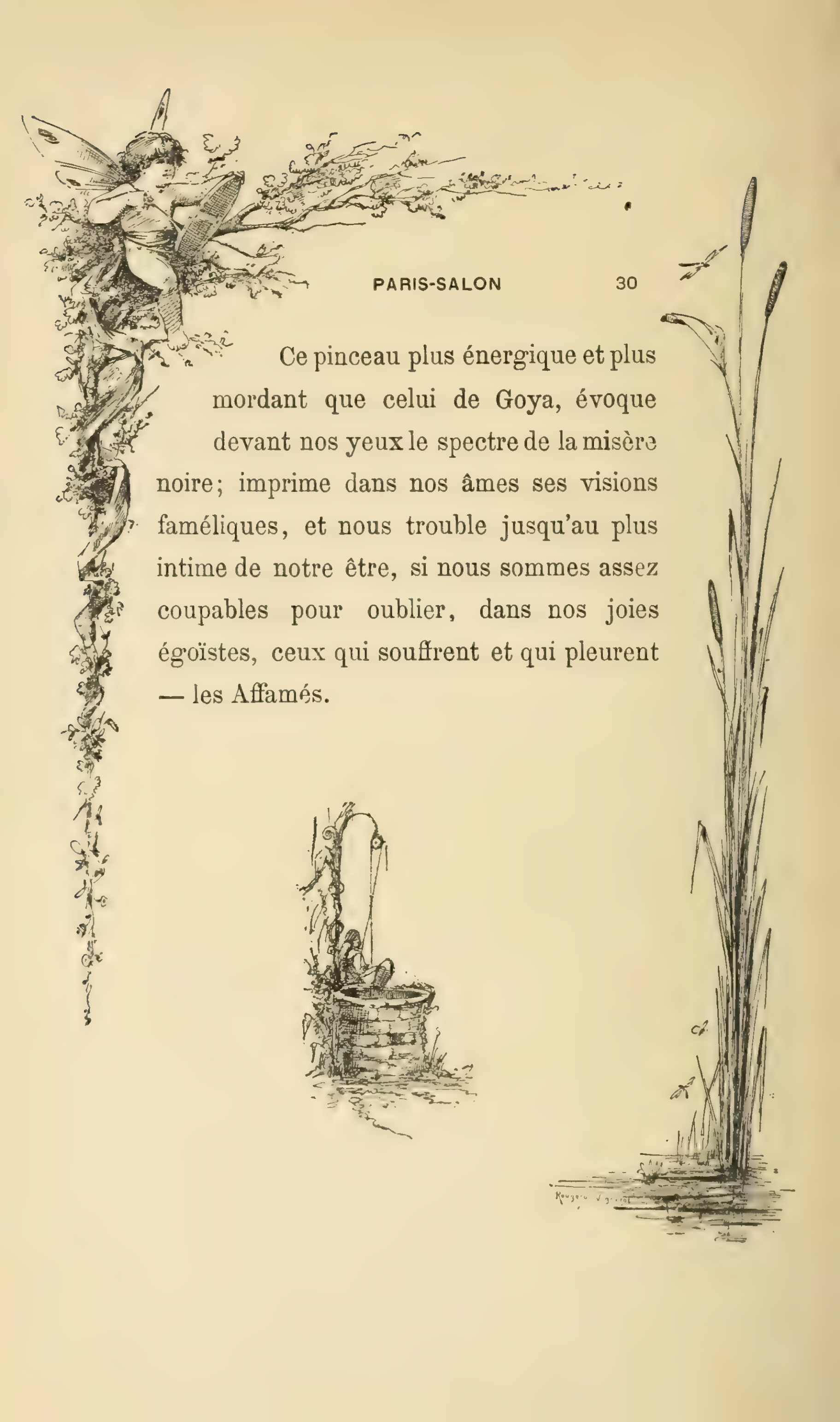
Elles n'ont pas l'air de faire grand'chose. L'idée se fait quelque peu tirer l'oreille ; on l'appelle et elle ne vient pas. Mais ces filles de bonnes mères, ne tirent pas à la ligne comme le ferait un misérable romancier de mon espèce, et elles sont bien certaines de dîner, quand même le feuilleton ne serait pas fini pour l'heure du courrier. Poses, attitudes, physionomies, tout est aimable dans ce tableau de genre vraiment bien venu.



GEOFFROY

LES AFFAMÉS

Le tableau de M. Geoffroy n'est pas précisément un tableau de salle à manger, et, si peu que l'on ait le cœur à côté de l'estomac, on ne songera point à le regarder pour faciliter sa digestion, après un dîner aux truffes ou au Champagne. *Les Affamés*, quelles lamentables images réveille dans notre esprit cette réalité terrible ! Comme on voudrait pouvoir la supprimer du monde et la remplacer par les agapes fraternelles de l'âge d'or promises aux races futures. — Mais nous n'en sommes poit encore là, et M. Geoffroy profitant de la liberté donnée aux peintres, pour qui le globe que nous habitons n'est qu'une immense collection de modèles, a usé de son droit, en s'emparant de ce sujet lugubre et désolant, mais singulièrement pittoresque et pathétique, pour en faire le sujet et d'une œuvre très vivante et très palpitante, qui ne laissera pas un seul spectateur indifférent.



Ce pinceau plus énergique et plus mordant que celui de Goya, évoque devant nos yeux le spectre de la misère noire; imprime dans nos âmes ses visions faméliques, et nous trouble jusqu'au plus intime de notre être, si nous sommes assez coupables pour oublier, dans nos joies égoïstes, ceux qui souffrent et qui pleurent — les Affamés.





Armand DUMARESQ

PREMIÈRE ASCENSION
DU BALLON DIRIGEABLE « LA FRANCE »
(9 avril 1884)

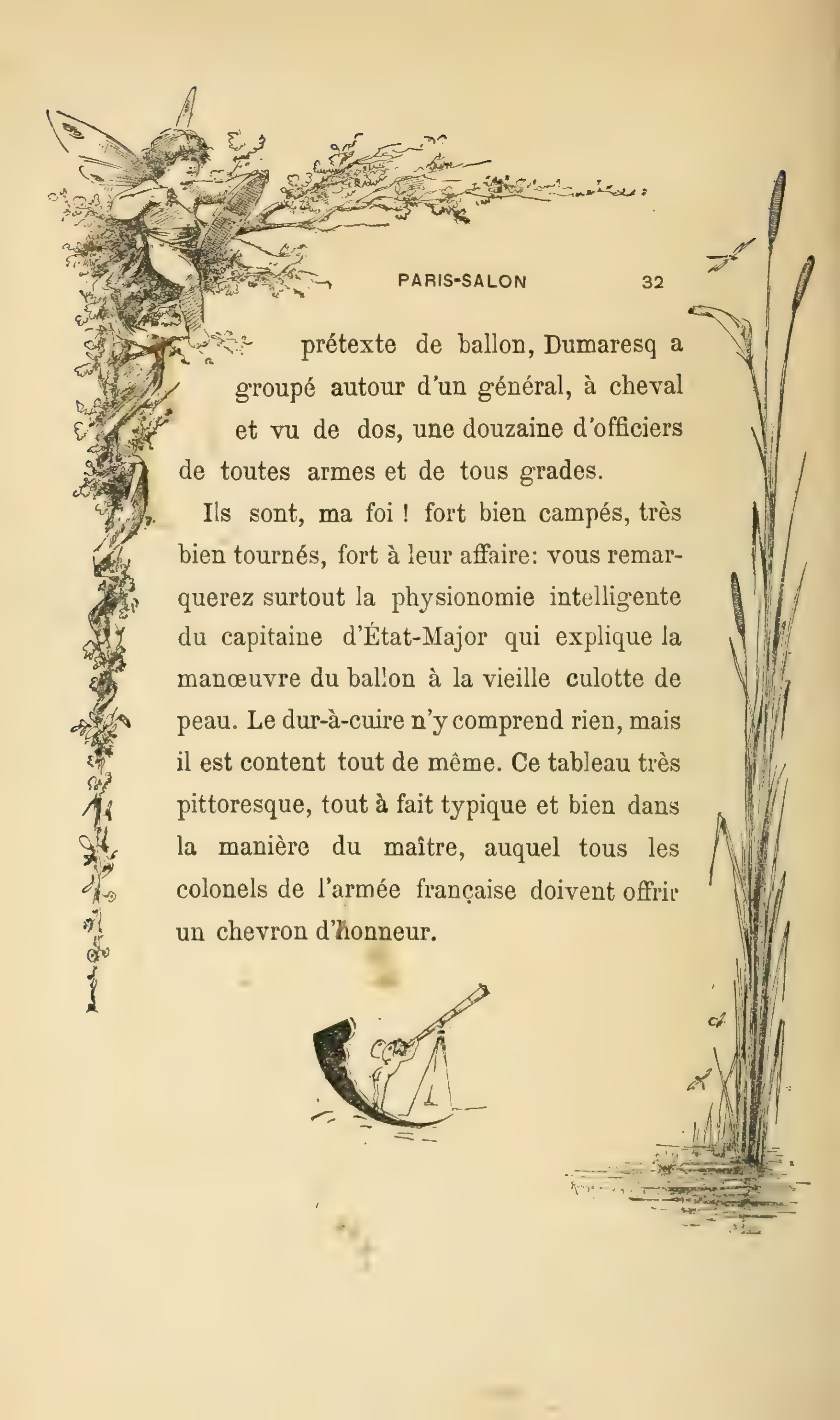
Armand-Dumaresq professe pour MM. les militaires le même culte exclusif que M. Veyrassat pour les chevaux. Jamais Veyrassat ne consentirait à faire un tableau où il n'y aurait pas de chevaux, et Dumaresq briserait ses pinceaux le jour où il ne lui serait plus permis de les consacrer à la gloire et aux uniformes de notre armée.

On raconte même à ce sujet une aventure assez plaisante.

Invité par un vieux colonel, trogne rouge, sourcils en broussaille, et mine rébarbative, à faire le portrait de sa femme, jeune, mignonne, blonde et rose, il accepta, en homme qui ne connaît que sa consigne, et se mit bravement à l'œuvre.

Que croyez-vous qu'il arriva ?
A son désir le pinceau fut rebelle,
Ce fut le vieux, et non la belle,
Que notre Armand portraitura.

Il en est à peu près de même aujourd'hui, où, sous



prétexte de ballon, Dumaresq a groupé autour d'un général, à cheval et vu de dos, une douzaine d'officiers de toutes armes et de tous grades.

Ils sont, ma foi ! fort bien campés, très bien tournés, fort à leur affaire: vous remarquerez surtout la physionomie intelligente du capitaine d'État-Major qui explique la manœuvre du ballon à la vieille culotte de peau. Le dur-à-cuire n'y comprend rien, mais il est content tout de même. Ce tableau très pittoresque, tout à fait typique et bien dans la manière du maître, auquel tous les colonels de l'armée française doivent offrir un chevron d'honneur.





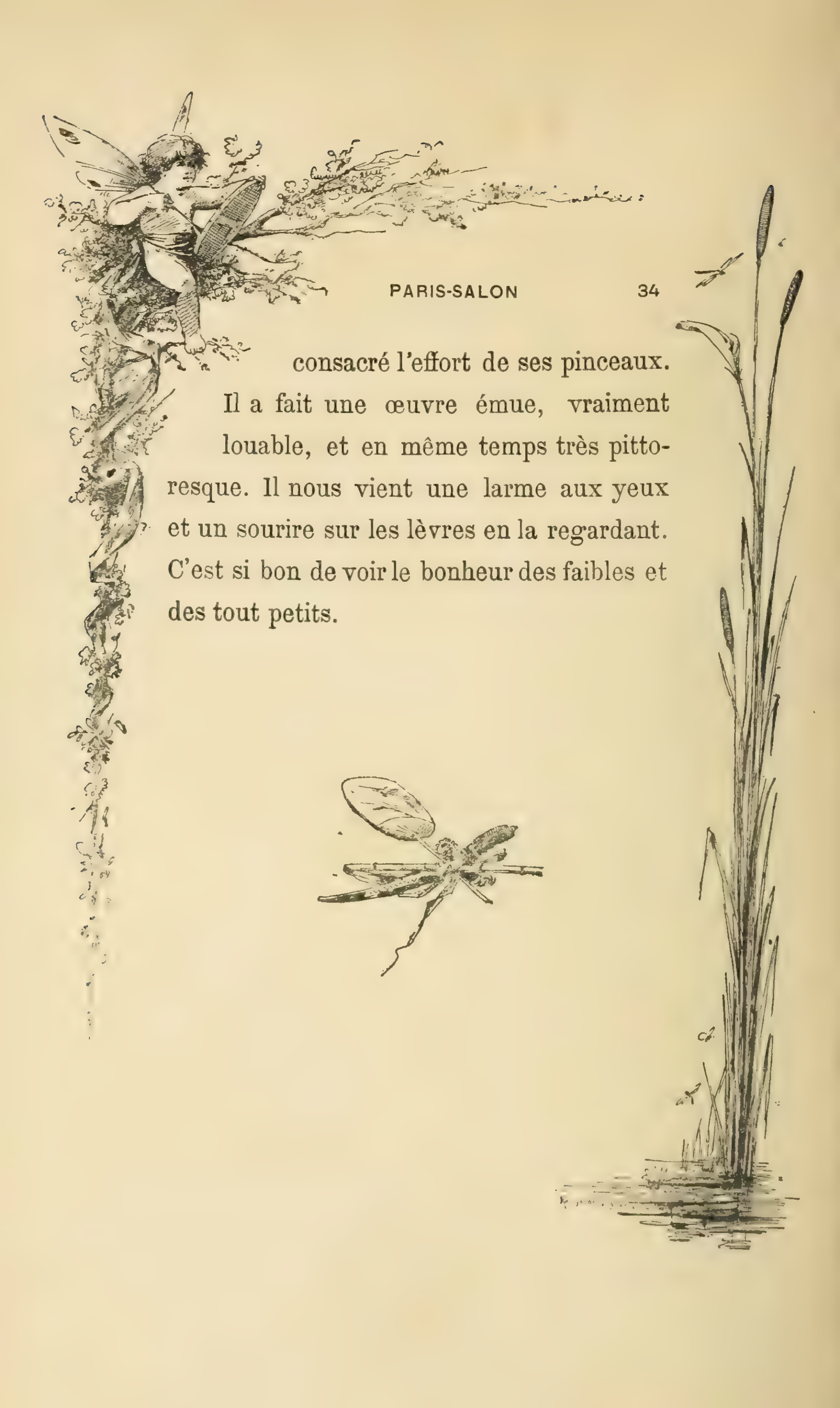
GELHAY

LA CRÈCHE AUX ENFANTS TROUVÉS

FÉLICITONS M. GELHAY de son courage. Malgré l'ostracisme aussi odieux qu'imbécile dont les plus cruels ennemis des humbles, des petits et des pauvres frappent les saintes filles qui se sont vouées au service de Dieu et des hommes, il a eu la généreuse audace de nous montrer la cornette d'une sœur de charité.

Nos bons municipaux n'ont pas encore osé appliquer cette chose au nom barbare, la *Laïcisation* aux *Crèches des enfants trouvés*, de sorte que, pendant un temps dont il serait difficile de présicer la durée, les pauvres petits êtres que leurs mères ont abandonnés, retrouveront les soins et la tendresse, que n'a pas eus pour eux le foyer désert, dans les crèches que leur ouvrent les pieuses adoratrices de Jésus-Enfant.

S'il est un sujet vraiment simpathique entre tous, c'est bien celui-là, et nous savons gré à M. Gelay, de lui avoir



consacré l'effort de ses pinceaux. Il a fait une œuvre émue, vraiment louable, et en même temps très pittoresque. Il nous vient une larme aux yeux et un sourire sur les lèvres en la regardant. C'est si bon de voir le bonheur des faibles et des tout petits.

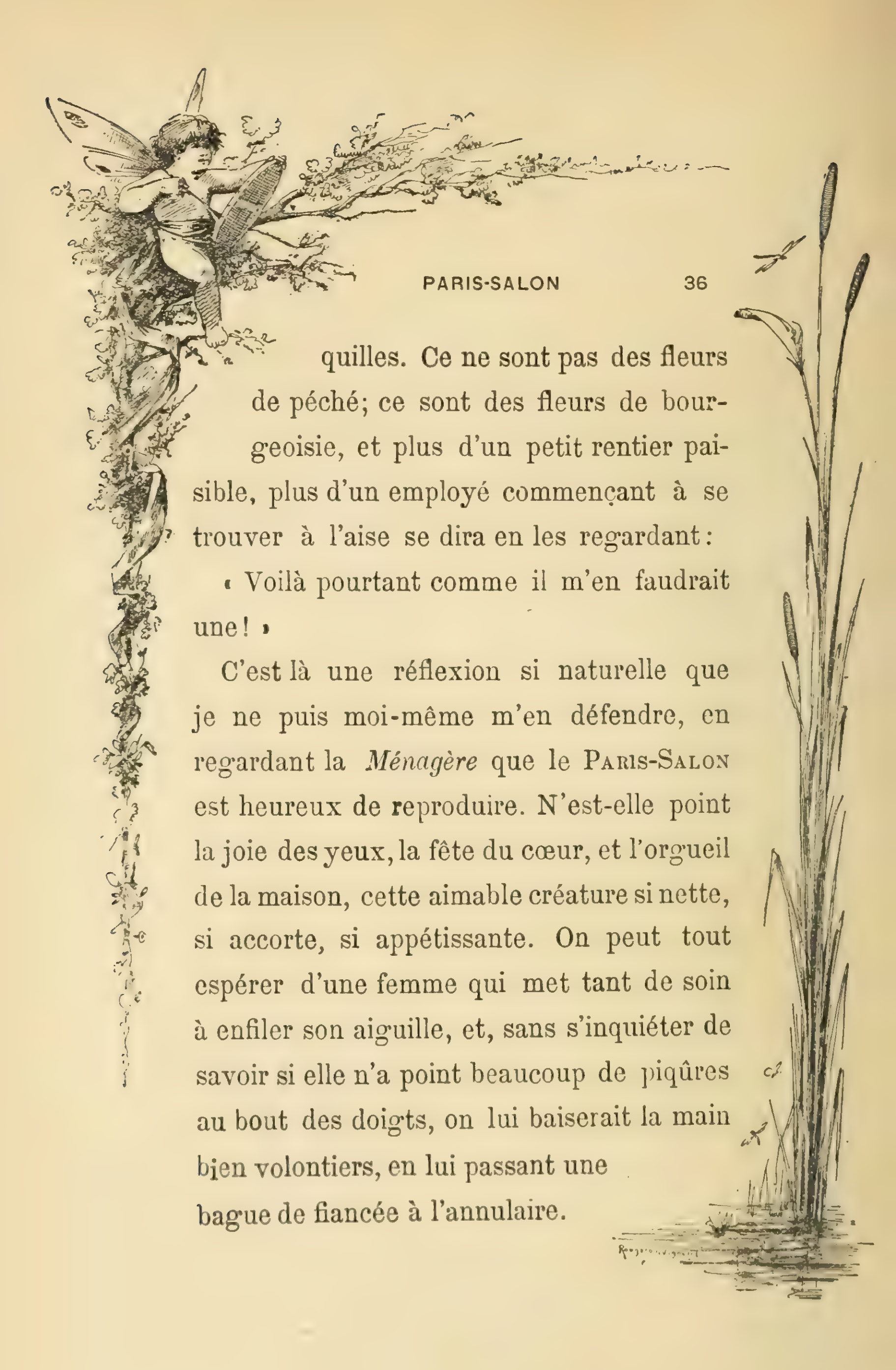


Émile SAINTIN

LA MÈNAGÊRE

Il en est, parmi nos artistes, qui recherchent avant tout les scènes de la vie champêtre : ils aiment les paysans et les paysanneries. D'autres raffolent des trompettes, des tambours, des drapeaux et des uniformes. J'en sais qui peindront des bœufs toute leur vie: leur pinceau rumine; j'en ai connu qui se sont consacrés aux dindons pendant toute la durée d'une longue existence : ils gloussent en dormant.

M. Émile Saintin a des goûts plus relevés. Son aimable talent s'est exclusivement consacré à la femme. C'est par là qu'il a su rallier tant de suffrages... sans compter le nôtre... Les femmes de M. Saintin n'appartiennent ni aux sommités ni aux bas-fonds de notre société. Il les cueille dans les régions moyennes ; ni duchesses, ni couturières; ni grandes dames, ni prolétaires; mais d'honnêtes et bonnes créatures, vivant entre leurs maris et leurs enfants, rangées, économes et tran-



quilles. Ce ne sont pas des fleurs de péché; ce sont des fleurs de bourgeoisie, et plus d'un petit rentier paisible, plus d'un employé commençant à se trouver à l'aise se dira en les regardant :

« Voilà pourtant comme il m'en faudrait une! »

C'est là une réflexion si naturelle que je ne puis moi-même m'en défendre, en regardant la *Ménagère* que le Paris-Salon est heureux de reproduire. N'est-elle point la joie des yeux, la fête du cœur, et l'orgueil de la maison, cette aimable créature si nette, si accorte, si appétissante. On peut tout espérer d'une femme qui met tant de soin à enfiler son aiguille, et, sans s'inquiéter de savoir si elle n'a point beaucoup de piqûres au bout des doigts, on lui baiserait la main bien volontiers, en lui passant une bague de fiancée à l'annulaire.



LE SÉNÉCHAL DE KERDRÉORET

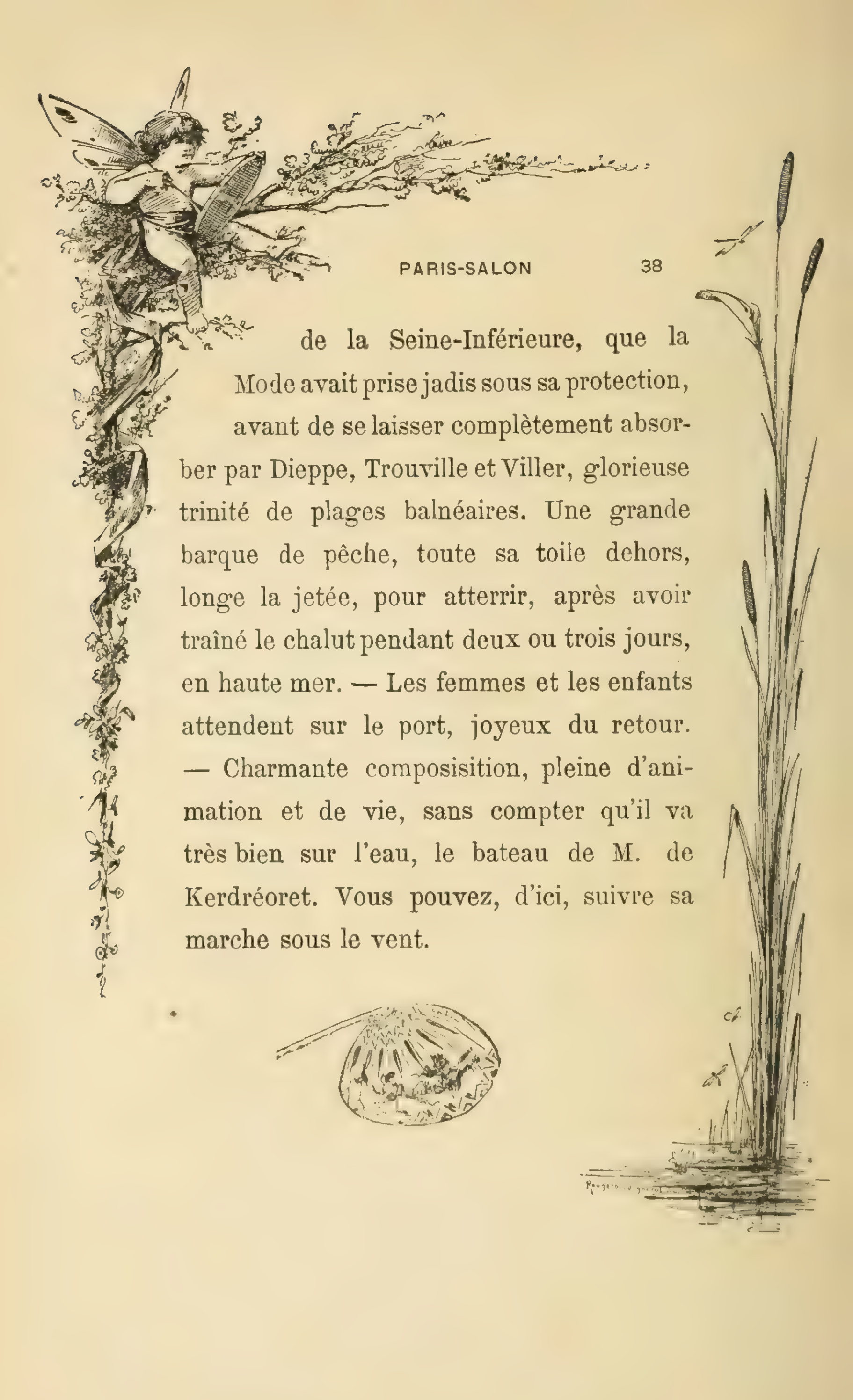
LA RENTRÉE AU PORT

Normands et marins, c'est tout un ! Que de jolis ports, que de havres de grâce, que d'anses miséricordieuses, que de refuges assurés, que d'abris tutélaires, depuis le Tréport jusqu'à Granville, depuis le Havre jusqu'à Cherbourg sur le long développement des côtes de la belle province, conquise, il y a bientôt mille ans, par ces rois de la mer, partis des rivages de la Norvège et du Danemark.

Aussi peut-on dire que presque toute les marines qui figurent chaque année dans nos Expositions, ont été inspirées par ces beaux rivages de Normandie, où les deux éléments, la terre et la mer, sont si étroitement unis que l'on ne sait plus où celle ci commence, où celle-là finit.

La *Rentrée au port*, de M. Le Sénéchal de Kerdréoret, est une toile fort aimable, et qui nous laisse, dans l'âme et dans les yeux, la plus heureuse impression.

Nous sommes au Tréport, jolie et modeste petite ville



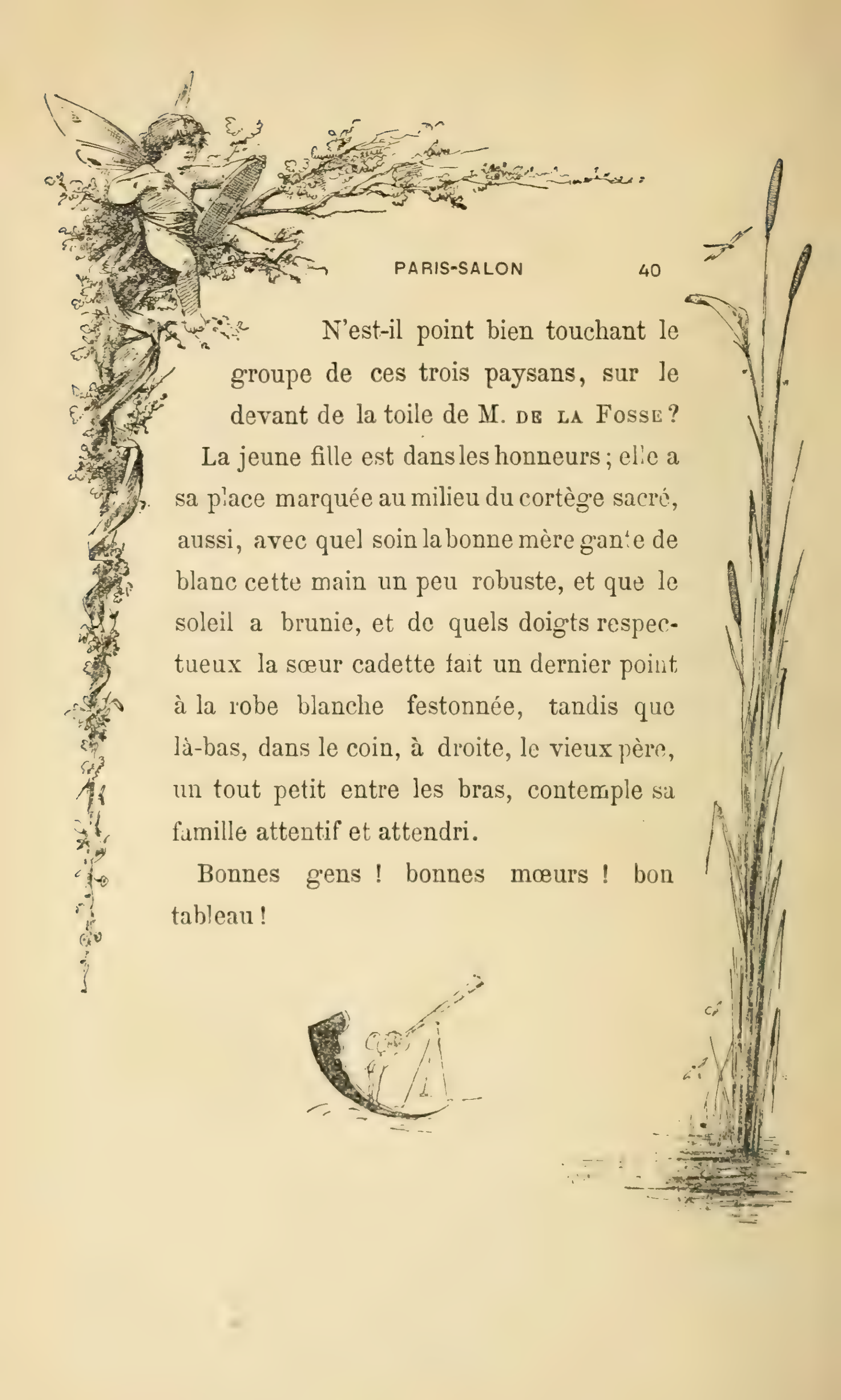
de la Seine-Inférieure, que la Mode avait prise jadis sous sa protection, avant de se laisser complètement absorber par Dieppe, Trouville et Viller, glorieuse trinité de plages balnéaires. Une grande barque de pêche, toute sa toile dehors, longe la jetée, pour atterrir, après avoir traîné le chalut pendant deux ou trois jours, en haute mer. — Les femmes et les enfants attendent sur le port, joyeux du retour. — Charmante composisition, pleine d'animation et de vie, sans compter qu'il va très bien sur l'eau, le bateau de M. de Kerdréoret. Vous pouvez, d'ici, suivre sa marche sous le vent.



COESSIN DE LA FOSSE

TOILETTE POUR LA PROCESSION

Qu'elles sont aimables et poétiques ces processions à la campagne, quand le bon Dieu sort de l'église, qui est sa maison sur la terre des hommes, pour aller se promener dans les champs. Les cloches envoient à travers l'espace, comme des envolées de notes joyeuses, leurs carillons légers et sonores; les fleurs pareilles à des encensoirs, lui offrent leurs parfums. On n'a pas tendu le long des routes, comme on le faisait jadis dans les villes pieuses, les tapisseries d'Arras ou d'Aubusson, des Gobelins ou de la Savonnerie ; mais le rustique cortège défile tout au long des haies épanouies, semblables à des nappes diaprées des plus riches couleurs des ajoncs d'or, des sureaux argentés et des épines roses. Et, pour saluer Celui qui passe, tout chante, dans la nature, et le cœur de l'homme et le chœur des oiseaux.



N'est-il point bien touchant le groupe de ces trois paysans, sur le devant de la toile de M. DE LA FOSSE? La jeune fille est dans les honneurs ; elle a sa place marquée au milieu du cortège sacré, aussi, avec quel soin la bonne mère gante de blanc cette main un peu robuste, et que le soleil a brunie, et de quels doigts respectueux la sœur cadette fait un dernier point à la robe blanche festonnée, tandis que là-bas, dans le coin, à droite, le vieux père, un tout petit entre les bras, contemple sa famille attentif et attendri.

Bonnes gens ! bonnes mœurs ! bon tableau !


E. Grandjean
1886



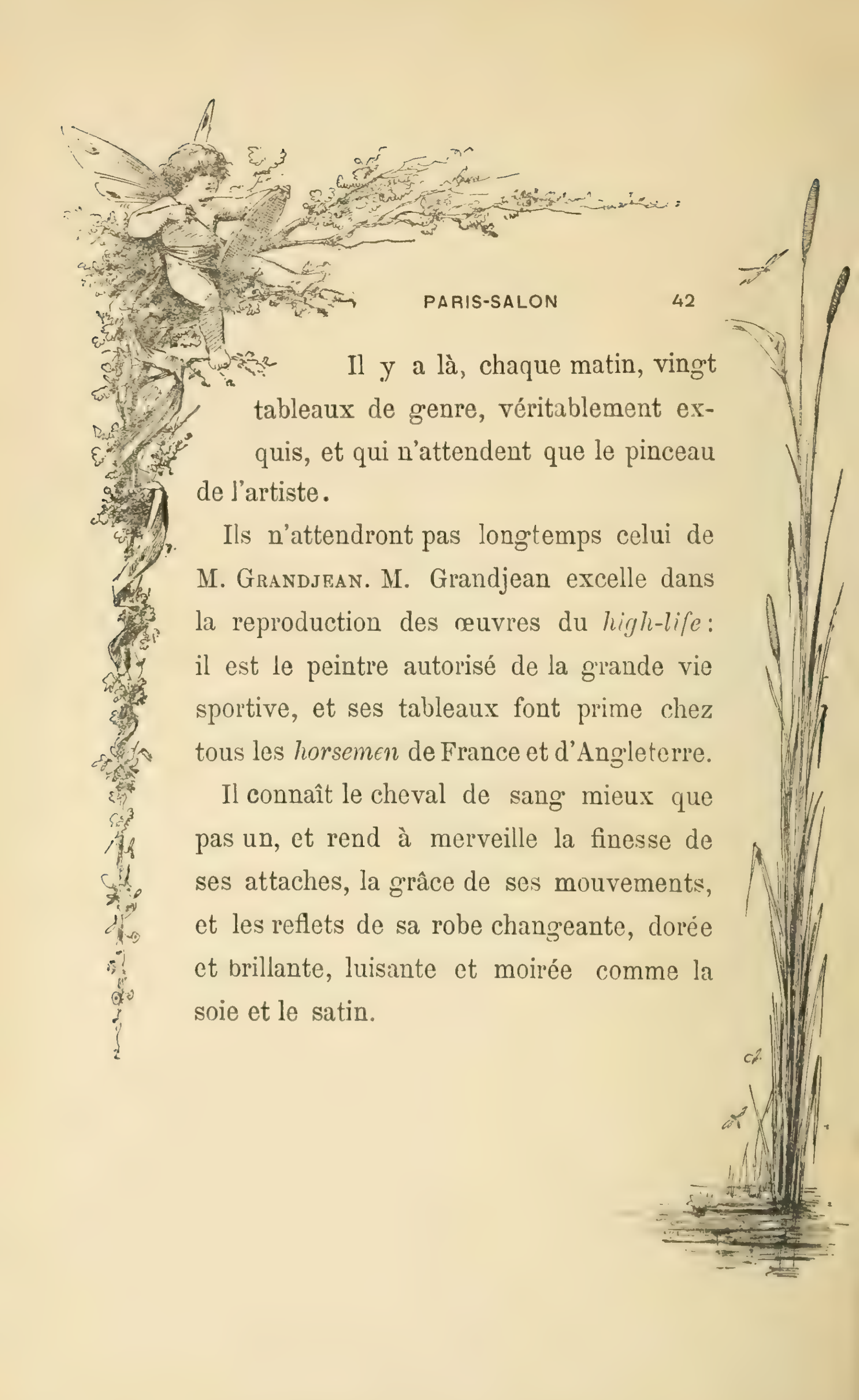
GRANJEAN

L'ALLÉE DES POTEAUX

Belle matinée de primptemps ! Il fait bon vivre aujourd'hui. Le soleil verse sa poudre d'or sur les verdures renaissantes ; les buissons chantent et fleurissent, et la nature sourit à l'homme — sans oublier la femme.

La femme — la Parisienne surtout — n'est jamais plus jolie qu'au printemps. Pâle encore des fatigues de son hiver mondain, mais déjà ranimée par l'approche de ce renouveau, qui fait couler dans ses veines un sang rajeuni, plus riche et plus ardent.

C'est le moment où elle s'abandonne avec le plus de bonheur aux exercices qui veulent le grand air ; où elle aspire à pleins poumons la brise déjà tiède. Que le Bois, délices de la grande ville, est donc attrayant à cette heure, avec ces escadrons d'amazones à la jupe flottante, au corsage cambré, qui se laissent harmonieusement bercer par la cadence du galop de chasse de leurs *cobs* irlandais.



Il y a là, chaque matin, vingt tableaux de genre, véritablement exquis, et qui n'attendent que le pinceau de l'artiste.

Ils n'attendront pas longtemps celui de M. Grandjean. M. Grandjean excelle dans la reproduction des œuvres du *high-life* : il est le peintre autorisé de la grande vie sportive, et ses tableaux font prime chez tous les *horsemen* de France et d'Angleterre.

Il connaît le cheval de sang mieux que pas un, et rend à merveille la finesse de ses attaches, la grâce de ses mouvements, et les reflets de sa robe changeante, dorée et brillante, luisante et moirée comme la soie et le satin.





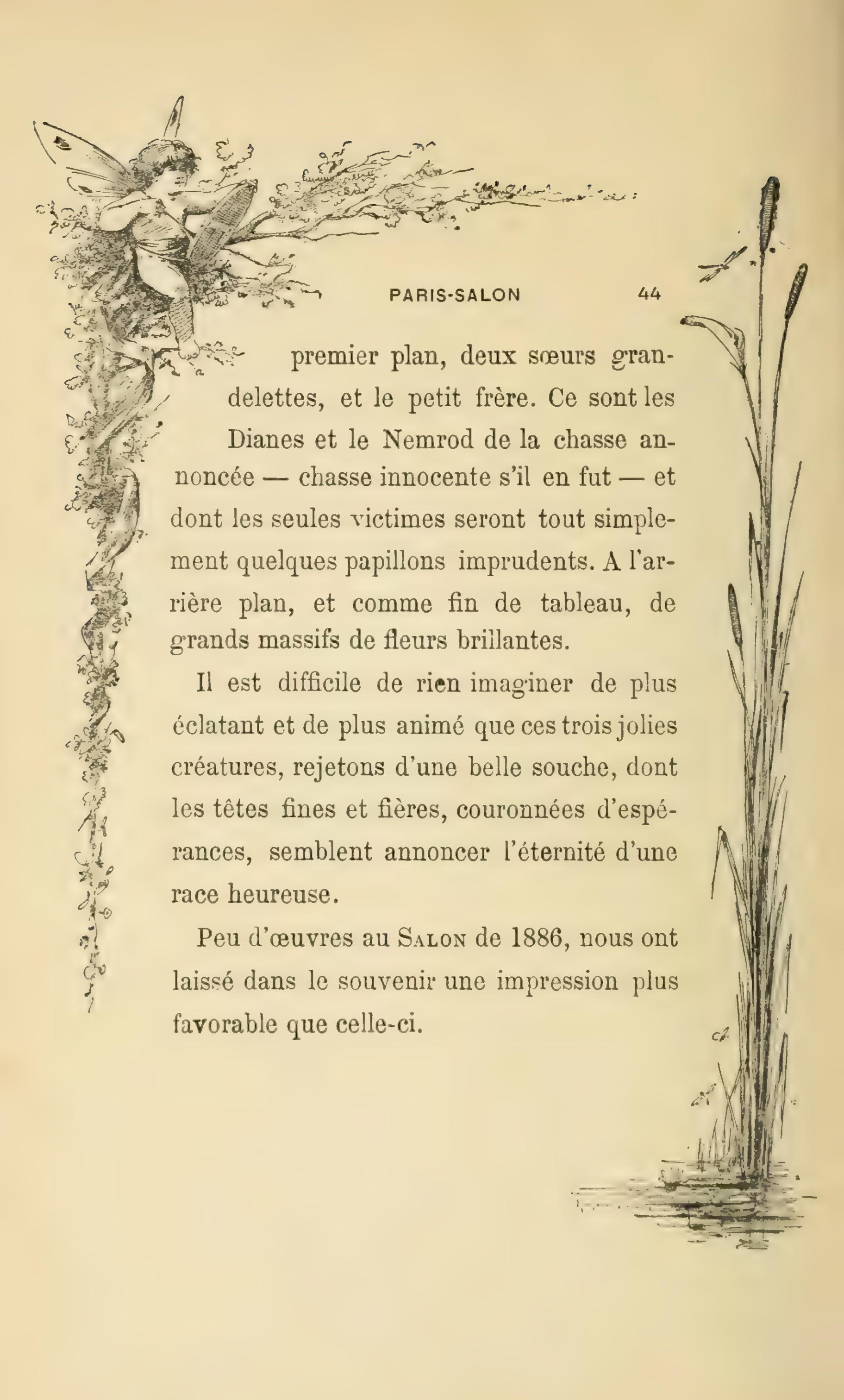
AVIAT

DÉPART POUR LA CHASSE

Est-il rien au monde de plus attrayant et de plus charmant que l'enfance. Je parle de l'enfance bien née, bien élevée, et qui réalise le vœu du poète, en nous montrant une âme saine dans un corps sain. N'est-ce point un paisir que de voir ces peaux de satin qui appellent le baiser ; ces lèvres roses que le sourire entr'ouvre pour nous laisser admirer l'écrin des dents blanches ; ces chevelures sincères, dont le flot soyeux coule en cascade d'anneaux, et descend sur les épaules.... Ah ! plaignez la maison sans enfants, elle ne connaît pas le charme de la vie.

Ce n'est pas celle-là que M. Aviat a voulu peindre dans la toile aimable et sympathique qu'il intitule le *Départ pour la chasse*.

Nous sommes sur les dernières marches d'un perron, dont nous apercevons la rampe en fer ouvragé. Au



premier plan, deux sœurs grandelettes, et le petit frère. Ce sont les Dianes et le Nemrod de la chasse annoncée — chasse innocente s'il en fut — et dont les seules victimes seront tout simplement quelques papillons imprudents. A l'arrière plan, et comme fin de tableau, de grands massifs de fleurs brillantes.

Il est difficile de rien imaginer de plus éclatant et de plus animé que ces trois jolies créatures, rejetons d'une belle souche, dont les têtes fines et fières, couronnées d'espérances, semblent annoncer l'éternité d'une race heureuse.

Peu d'œuvres au Salon de 1886, nous ont laissé dans le souvenir une impression plus favorable que celle-ci.



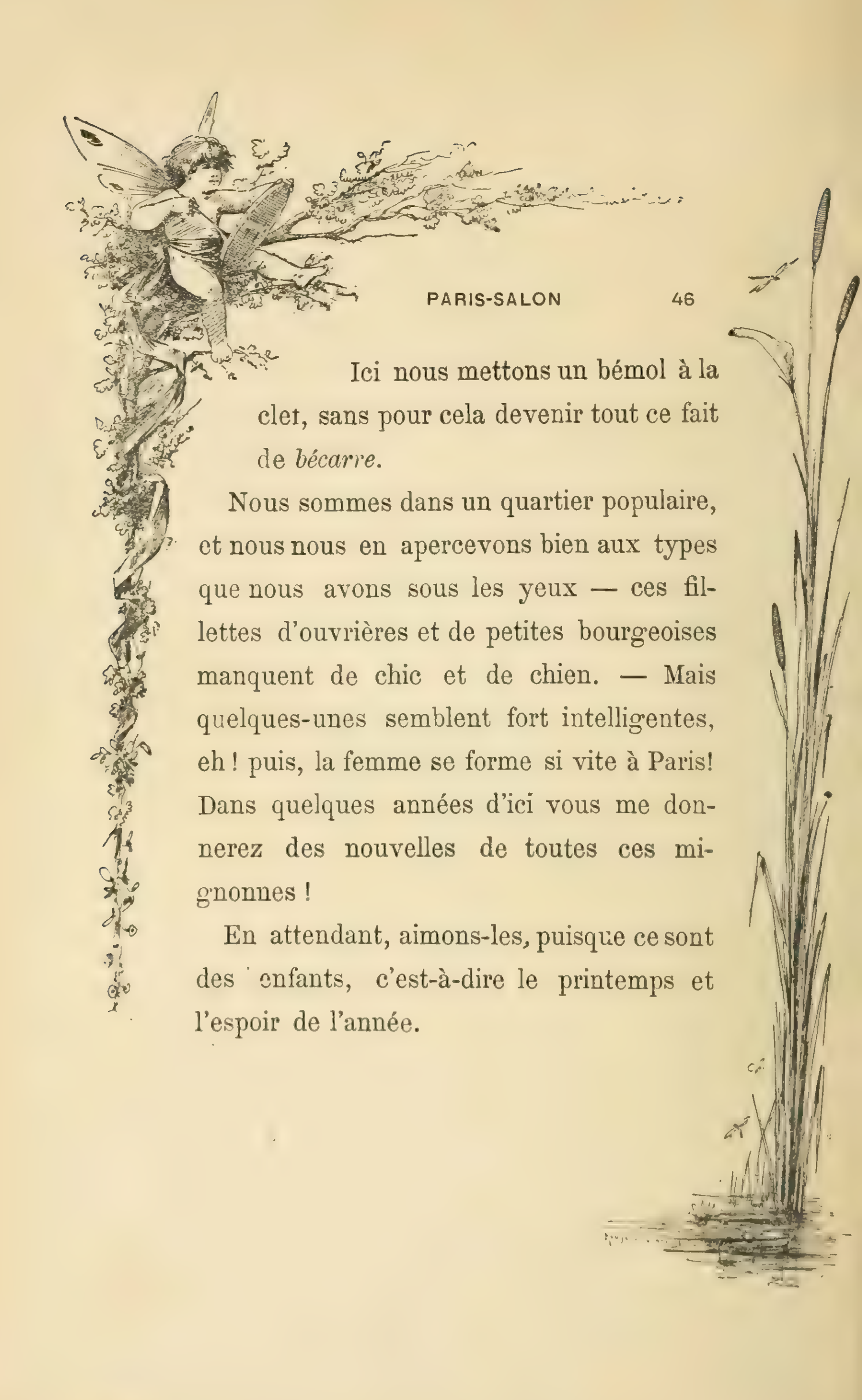
LA VIEILLE

SORTIE DE CLASSE

Madame Marie La Vieille, en sa qualité de femme, adore les enfants, et elle aime à les peindre, et comme, en général, on fait bien ce que l'on aime à faire, les enfants portent bonheur à ses pinceaux.

Je n'en voudrais d'autre preuve que le tableau que reproduit ici notre Paris-Salon.

La sortie de classe ne nous montre point un lot de petits aristocrates musqués, frisés, pomponnés, mais, à tout prendre, séduisants, comme ceux que nous avons pu voir dans le tableau très *high-life* de M. *Aviat.* Avec M. Aviat nous étions dans un château seigneurial, et vingt générations, greffées sur l'arbre féodal, avaient lentement travaillé pour arriver à l'épanouissement suprême de la fleur de noblesse que nous avons saluée dans une œuvre charmante.

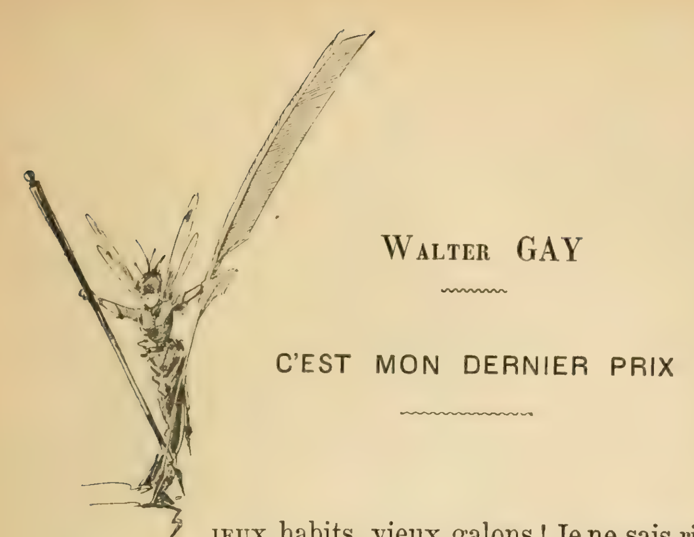


Ici nous mettons un bémol à la clet, sans pour cela devenir tout ce fait de *bécarre*.

Nous sommes dans un quartier populaire, et nous nous en apercevons bien aux types que nous avons sous les yeux — ces fillettes d'ouvrières et de petites bourgeoises manquent de chic et de chien. — Mais quelques-unes semblent fort intelligentes, eh ! puis, la femme se forme si vite à Paris! Dans quelques années d'ici vous me donnerez des nouvelles de toutes ces mignonnes !

En attendant, aimons-les, puisque ce sont des enfants, c'est-à-dire le printemps et l'espoir de l'année.





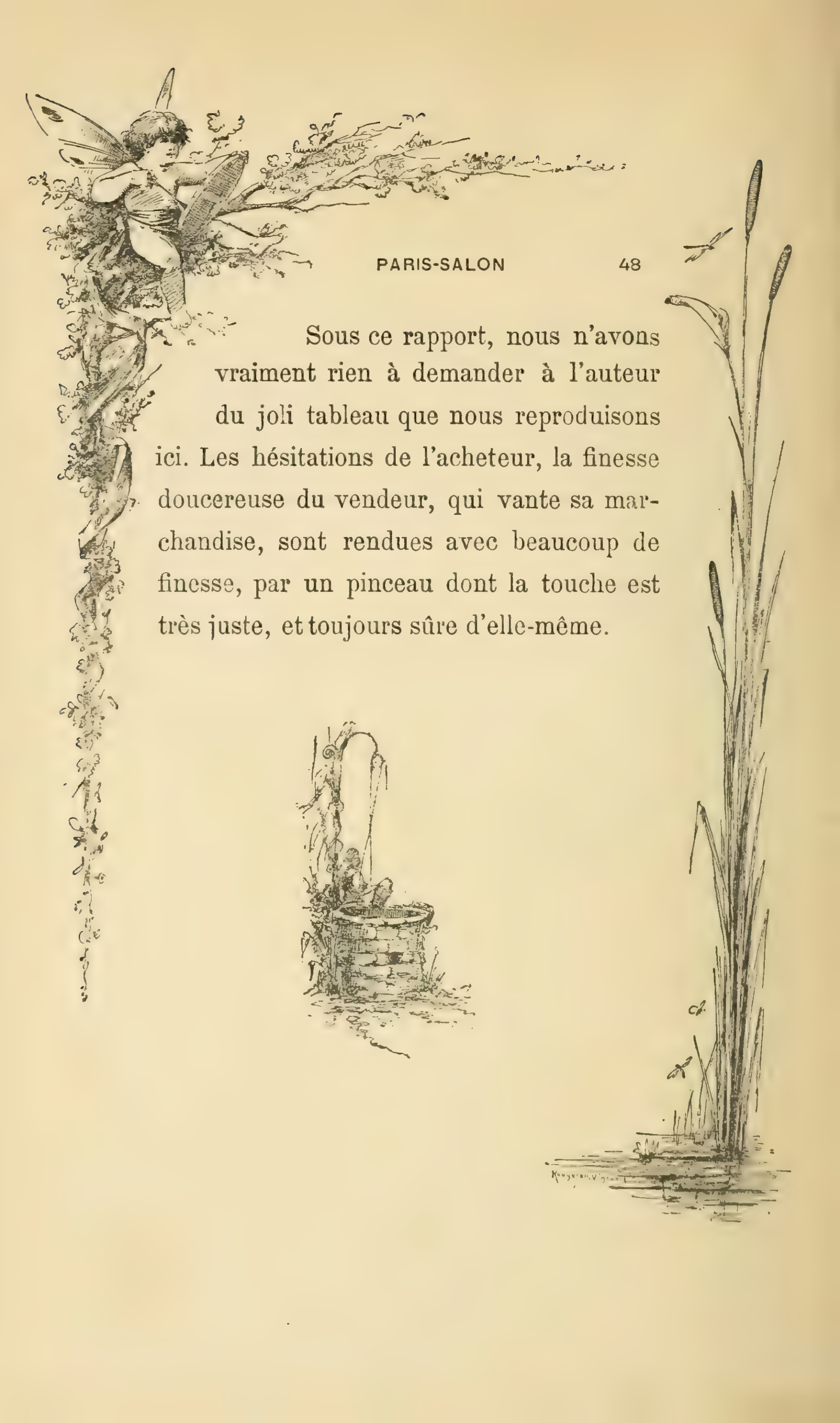
Walter GAY

C'EST MON DERNIER PRIX

Vieux habits, vieux galons ! Je ne sais rien de pittoresque comme cette échappée de vue sur la vie intime du dernier siècle finissant, que nous offre M. Walter Gay, dans le tableau qu'il intitule : « *C'est mon dernier prix !* » Le XVIIIe siècle qu'il nous montre ici n'est pas celui de Voltaire, de Louis XV et de Mme de Pompadour, jetant à Versailles les derniers feux de cette apothéose monarchique qui devait éclairer la fin de la vieille société française.

Non ! nous sommes ici dans un milieu plus bourgeois, plus modeste et plus recueilli — en province — dans une petite ville, si j'en juge par le costume des acteurs de cette scène de mœurs, très intime et très piquante.

Mais ce n'est pas l'habit que je veux voir, — l'habit ne fait pas le moine ! — C'est l'âme même des personnages qui jouent devant nous, plus ou moins bien, leur rôle petit ou grand dans la comédie humaine.



Sous ce rapport, nous n'avons vraiment rien à demander à l'auteur du joli tableau que nous reproduisons ici. Les hésitations de l'acheteur, la finesse doucereuse du vendeur, qui vante sa marchandise, sont rendues avec beaucoup de finesse, par un pinceau dont la touche est très juste, et toujours sûre d'elle-même.



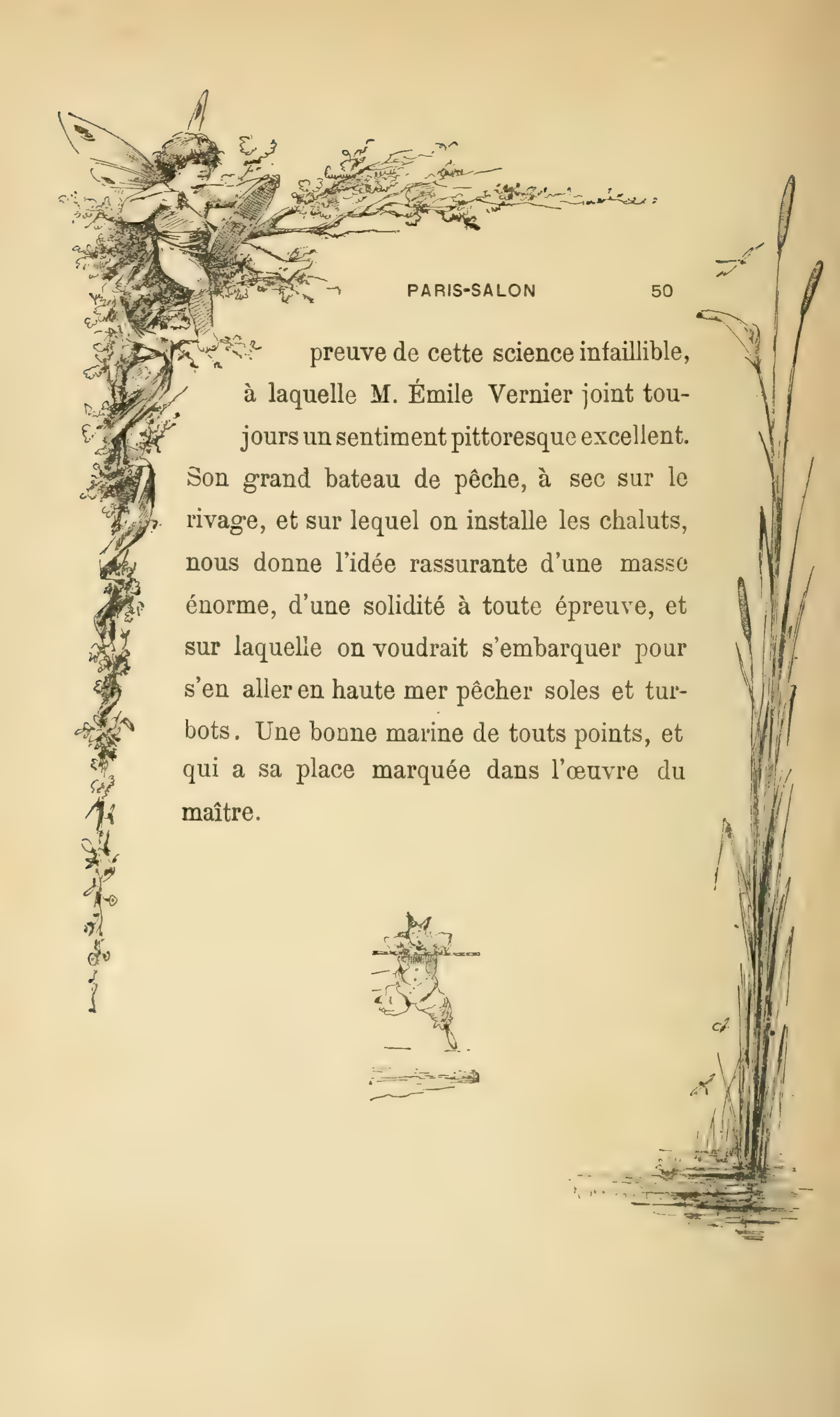
Émile VERNIER

EMBARQUEMENT DES FILETS

Toujours sur la brèche, toujours fidèle à sa laborieuse devise, M. Émile Vernier poursuit la grande et belle tâche qu'il s'est donnée d'écrire avec ses pinceaux ces poèmes de la mer aux cent actes changeants. La mer ! c'est la préoccupation et l'occupation de sa vie — il la suit, il la cherche, il la trouve partout... — Que de fois moi-même, qui suis le juif-errant des rivages, que de fois l'ai-je rencontré tantôt sur les bords de la Manche, tantôt sur les rivages de la Bretagne, en face de l'Océan immense, parfois même sur les côtes orageuses du pays de Galles, qui l'ont plus d'une fois et si heureusement inspiré !

Personne ne connaît mieux que M. Vernier les choses de la mer; le gréement des bateaux, les costumes de ceux qui les montent; les ancres, les mâts, les filets, les cordages.

L'*Embarquement des filets* à Saint-Ives, nous donne une



preuve de cette science infaillible, à laquelle M. Émile Vernier joint toujours un sentiment pittoresque excellent. Son grand bateau de pêche, à sec sur le rivage, et sur lequel on installe les chaluts, nous donne l'idée rassurante d'une masse énorme, d'une solidité à toute épreuve, et sur laquelle on voudrait s'embarquer pour s'en aller en haute mer pêcher soles et turbots. Une bonne marine de touts points, et qui a sa place marquée dans l'œuvre du maître.





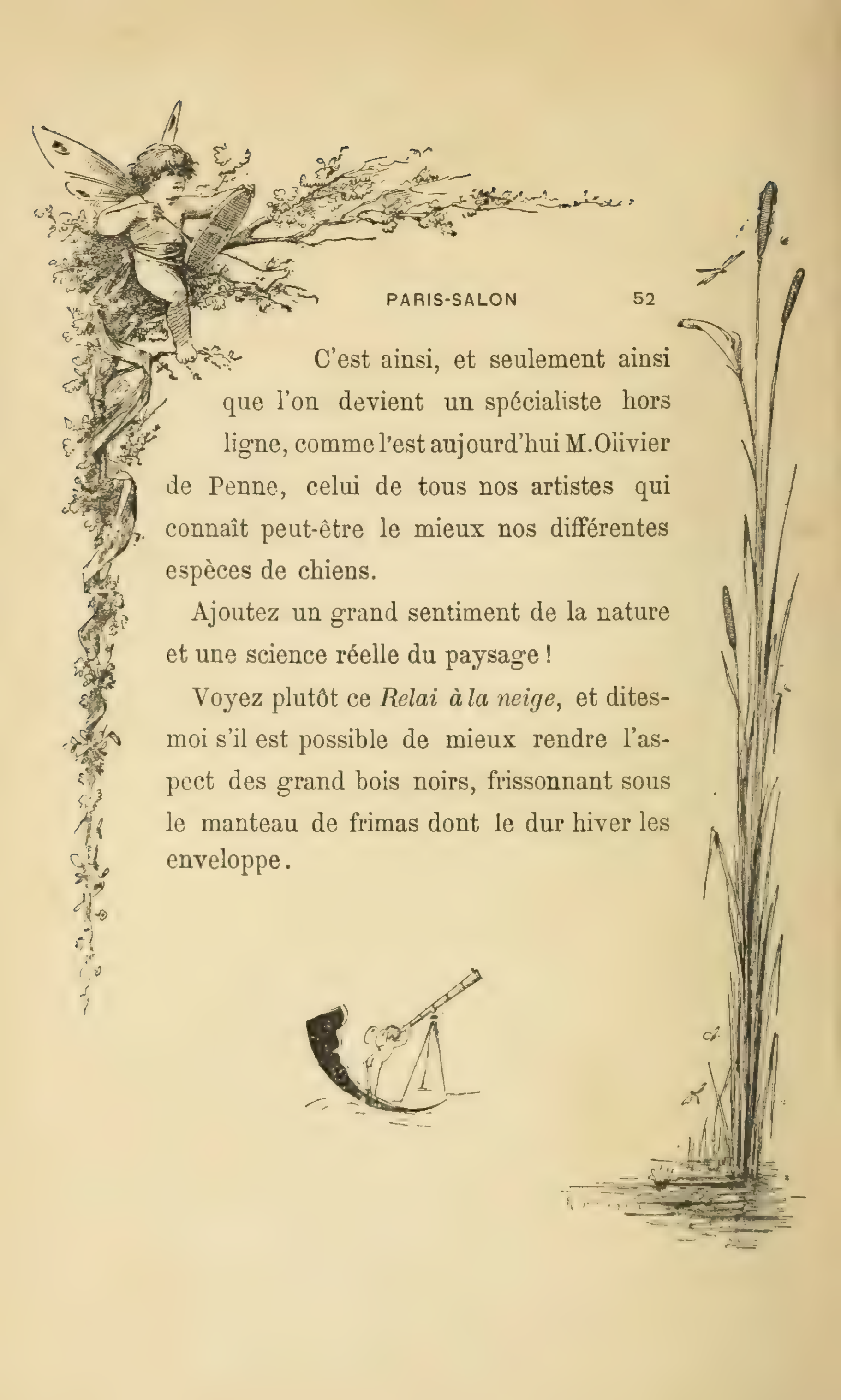
DE PENNE

RELAI A LA NEIGE

Personne ne connaît mieux que M. de Penne les choses de la vie cynégétique. Il y est mêlé; il y prend part active ; le plein air, est son empire, et le sport n'a pas de secrets pour lui. Retiré dans son délicieux ermitage de Marlotte, sur la lisière de la royale forêt de Fontainebleau, il voit découpler plus d'une fois par saison, et il n'a qu'à choisir les laisser-courre auxquels il lui plaît d'assister.

Pas un des châtelains du voisinage qui ne soit heureux de lui offrir le bouton, et d'inscrire ce nom sympatique sur le rôle de son équipage.

Si quelqu'un s'étonne de voir M. de Penne si bien peindre les chiens, nous lui répondrons que la chose nous paraît, au contraire, toute naturelle, car nous savons que pour avoir les plus jolis modèles de limiers, de bassets, de pointers ou de retrivers, il n'a qu'à ouvrir la porte de son chenil, et à prier Fox, Tambour ou Ravageur de poser pour lui, ce à quoi ces bonnes bêtes n'ont jamais opposé le moindre refus.



C'est ainsi, et seulement ainsi que l'on devient un spécialiste hors ligne, comme l'est aujourd'hui M. Olivier de Penne, celui de tous nos artistes qui connaît peut-être le mieux nos différentes espèces de chiens.

Ajoutez un grand sentiment de la nature et une science réelle du paysage !

Voyez plutôt ce *Relai à la neige*, et dites-moi s'il est possible de mieux rendre l'aspect des grand bois noirs, frissonnant sous le manteau de frimas dont le dur hiver les enveloppe.







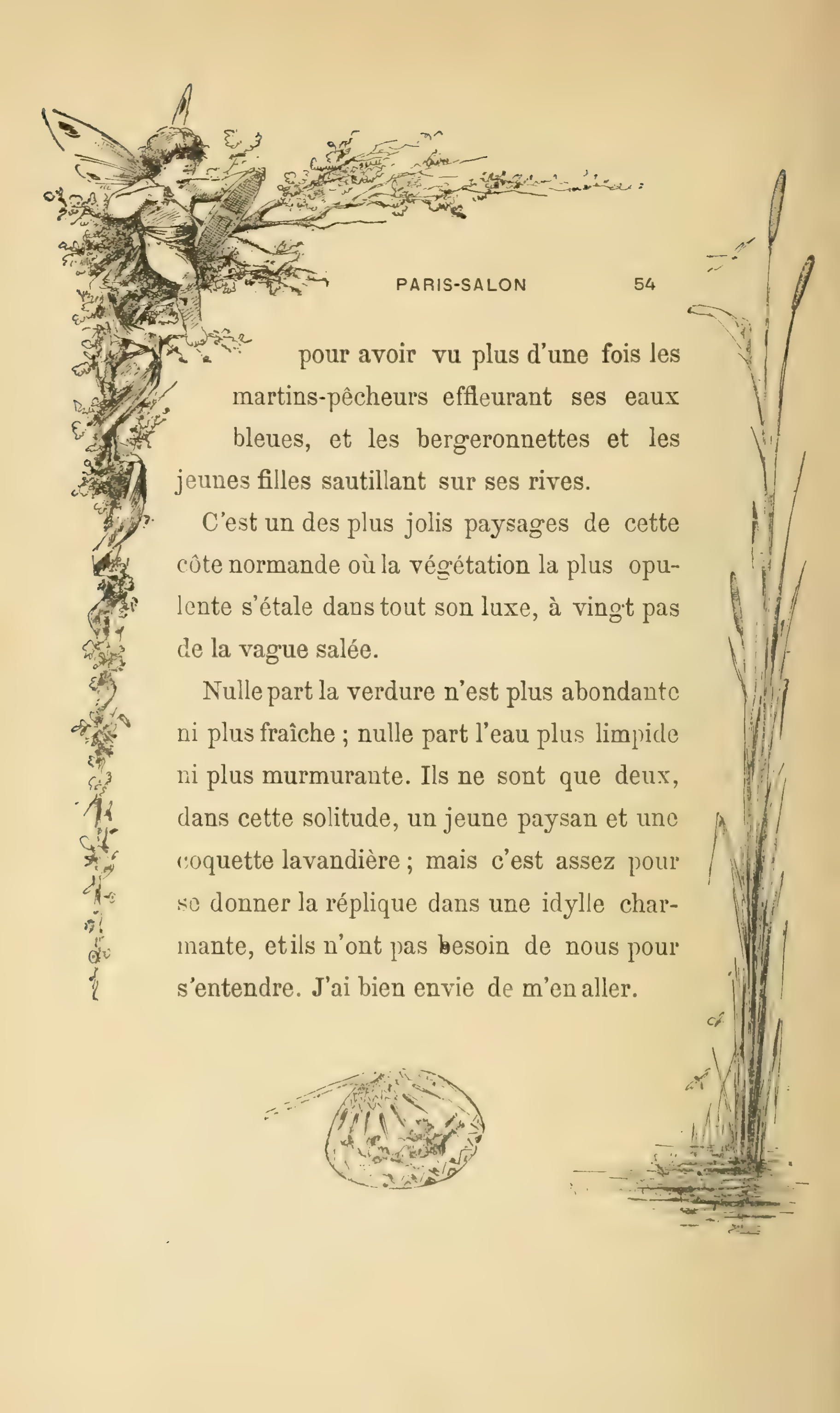
BURGERS

LE RUISSEAU

Burgers a eu, dans sa carrière, une bonne fortune artistique.

Il a trouvé un type original, auquel il reste obstinément fidèle. — D'où vient-elle cette femme aimable, une brune piquante et gracieuse — très honnête au fond, une petite essence de bourgeoisie ? Il la met partout — et on l'aime partout. — Je l'ai vue charmante et rêveuse dans le parc de Maisons-Laffite ; fine et mignonne dans certains intérieurs parisiens ; rustique et vaillante dans quelques scènes bien venues de la vie des champs. C'est encore le même type, ou peu s'en faut, que nous retrouvons aujourd'hui dans le tableau exposé au Salon de 1886 sous ce titre : *Le Ruisseau.*

Nous le connaissons ce joli ruisseau, qui coule à deux cents mètres de Beuzeval, et qui s'échappe à gros bouillons, pleins d'écume argentée des roues du moulin Landry. — Nous l'aimons aussi, ce ruisseau cher aux baigneurs,



pour avoir vu plus d'une fois les martins-pêcheurs effleurant ses eaux bleues, et les bergeronnettes et les jeunes filles sautillant sur ses rives.

C'est un des plus jolis paysages de cette côte normande où la végétation la plus opulente s'étale dans tout son luxe, à vingt pas de la vague salée.

Nulle part la verdure n'est plus abondante ni plus fraîche ; nulle part l'eau plus limpide ni plus murmurante. Ils ne sont que deux, dans cette solitude, un jeune paysan et une coquette lavandière ; mais c'est assez pour se donner la réplique dans une idylle charmante, et ils n'ont pas besoin de nous pour s'entendre. J'ai bien envie de m'en aller.





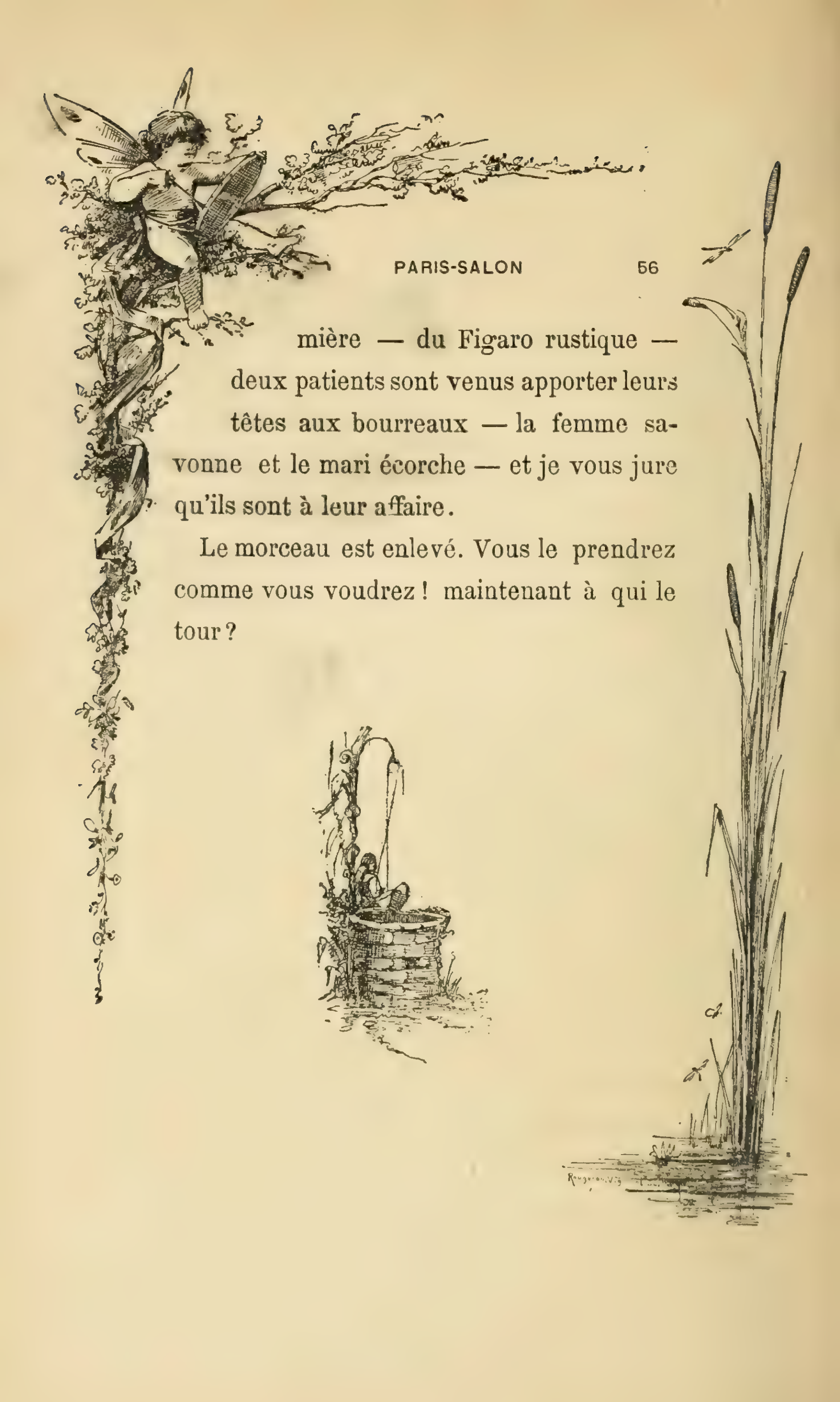
BRISPOT

BARBIER DE VILLAGE

Dans toutes ses compositions, M. Brispot révèle des qualités pittoresques très sérieuses soutenues par une veine d'humour très accentuée, qui s'arrête parfois aux limites de la charge, et parfois les franchit. Héritier des pinceaux joyeux de Biard, mais avec plus de solidité dans la manière de peindre, il est un des artistes de ce temps-ci qui possède au plus haut degré le don de mettre le public en belle humeur. On rit beaucoup devant ses tableaux.

La composition que nous reproduisons aujourd'hui est d'une facture excellente, et enlevée avec une vigueur et une franchise de touche remarquables.

Ce n'est pas là ce que l'on peut appeler une scène d'intérieur. Tout se passe au grand air, et sous le ciel. Nous sommes à la porte de la maison — ou plutôt de la chau-



mière — du Figaro rustique — deux patients sont venus apporter leurs têtes aux bourreaux — la femme savonne et le mari écorche — et je vous jure qu'ils sont à leur affaire.

Le morceau est enlevé. Vous le prendrez comme vous voudrez ! maintenant à qui le tour ?



BOUTIGNY

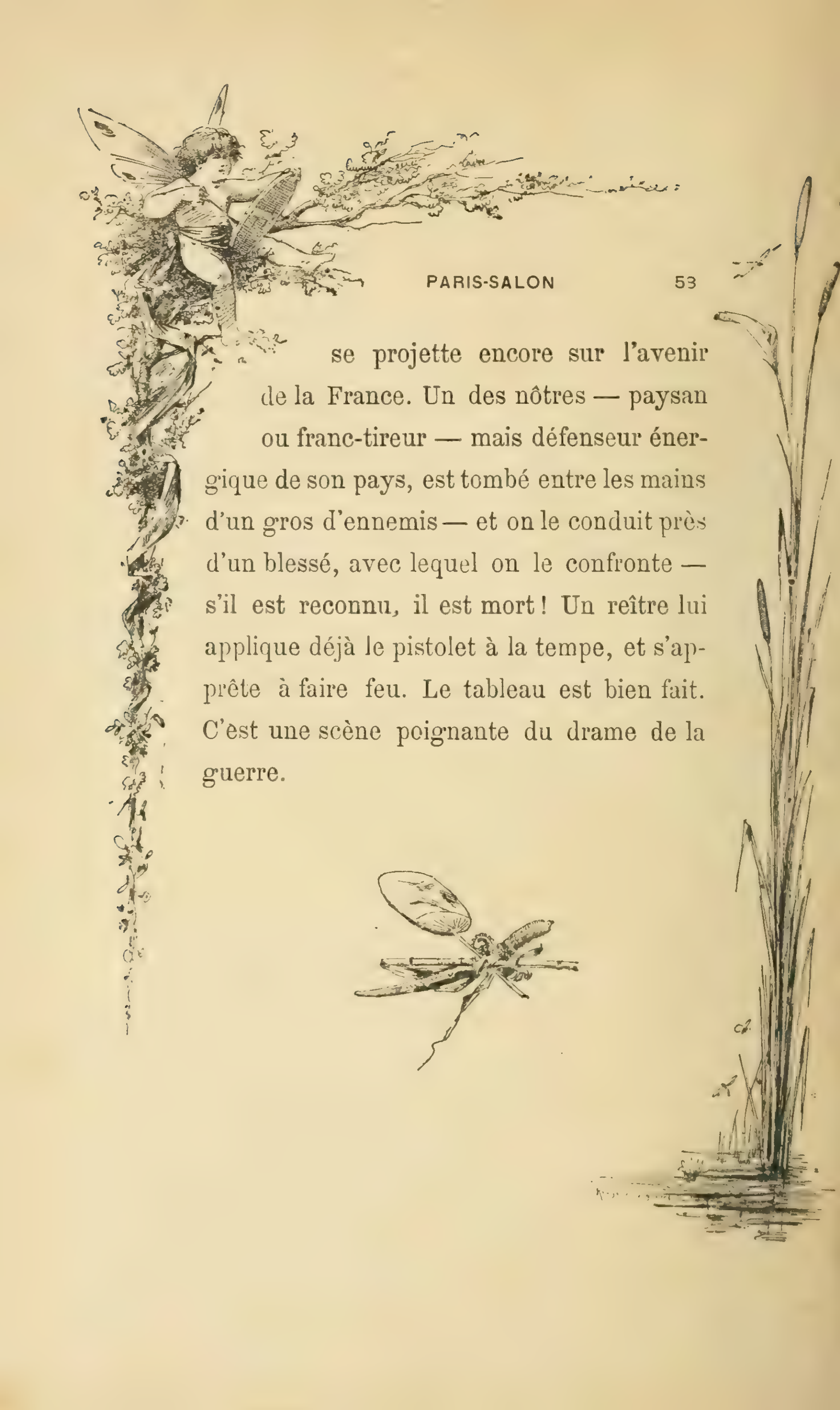
LA CONFRONTATION

Si quelque chose peut vous inspirer l'horreur de cette invention odieuse, abominable et détestée que l'on appelle la guerre, à coup sûr ce sont les tableaux qu'elle inspire. Le spectacle des tueries et des massacres a pour moi — même en peinture — quelque chose de répugnant, comme une boucherie humaine, et si j'avais une voix quelconque dans les conseils de l'État, je m'efforcerais d'empêcher les peintres de mettre ces horreurs sous les yeux du public. Je n'ai jamais pu les regarder sans me sentir le cœur serré dans la poitrine.

N'est-ce point un drame véritablement poignant celui que représente ici M. Boutigny sous ce titre : *La confrontation?*

Point n'est besoin de vous décrire la scène : vous la voyez d'ici.

Nous sommes en cette anné maudite de 1870 qui vit les invasions de l'armée allemande, et dont l'ombre sinistre



se projette encore sur l'avenir de la France. Un des nôtres — paysan ou franc-tireur — mais défenseur énergique de son pays, est tombé entre les mains d'un gros d'ennemis — et on le conduit près d'un blessé, avec lequel on le confronte — s'il est reconnu, il est mort ! Un reître lui applique déjà le pistolet à la tempe, et s'apprête à faire feu. Le tableau est bien fait. C'est une scène poignante du drame de la guerre.





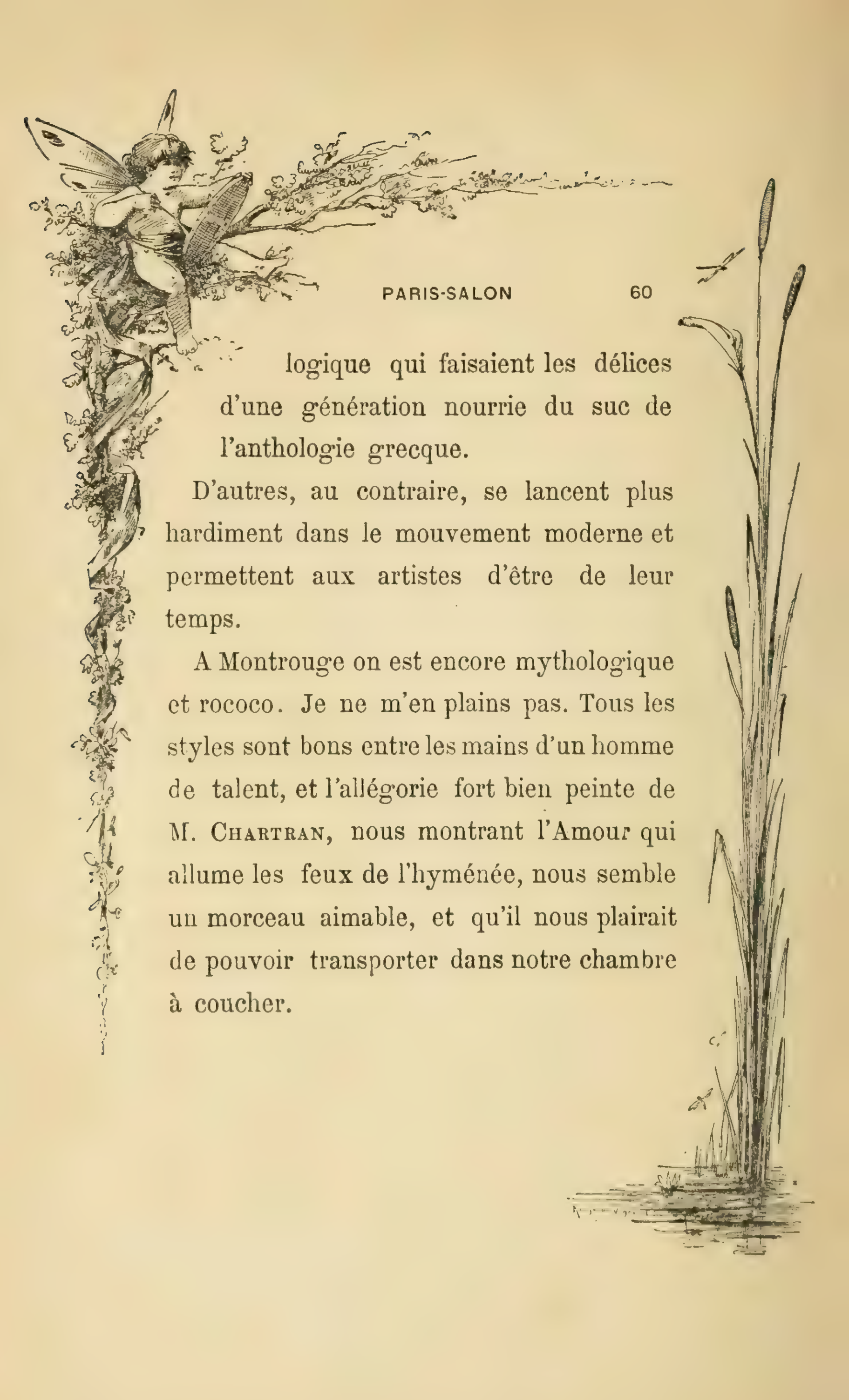
CHARTRAN

FRAGMENT DE PLAFOND

On aurait mauvaise grâce à nier que notre troisième et sérénissime république ne s'efforce point de faire l'éducation artistique du peuple français habitant la ville et les faubourgs. On met aujourd'hui de la peinture partout, un peu dans les églises et beaucoup dans les mairies.

On peut dire à ce propos qu'un double et contraire courant emporte en des directions opposées les âmes municipales de nos bons édiles, qui cherchent encore leur voie.

Les uns, au risque d'être traités de vieilles barbes et de têtes à perruque, s'obstinent à rester dans les ornières du xviiie siècle, et font mettre en peinture pour le plaisir des démocrates à outrance les rengaines moisies en honneur du temps de Louis XV et de la du Barry. Ils en sont encore aux apologies tirées de l'Olympe, et aux procédés mytho-



logique qui faisaient les délices d'une génération nourrie du suc de l'anthologie grecque.

D'autres, au contraire, se lancent plus hardiment dans le mouvement moderne et permettent aux artistes d'être de leur temps.

A Montrouge on est encore mythologique et rococo. Je ne m'en plains pas. Tous les styles sont bons entre les mains d'un homme de talent, et l'allégorie fort bien peinte de M. Chartran, nous montrant l'Amour qui allume les feux de l'hyménée, nous semble un morceau aimable, et qu'il nous plairait de pouvoir transporter dans notre chambre à coucher.





ALLONGÉ

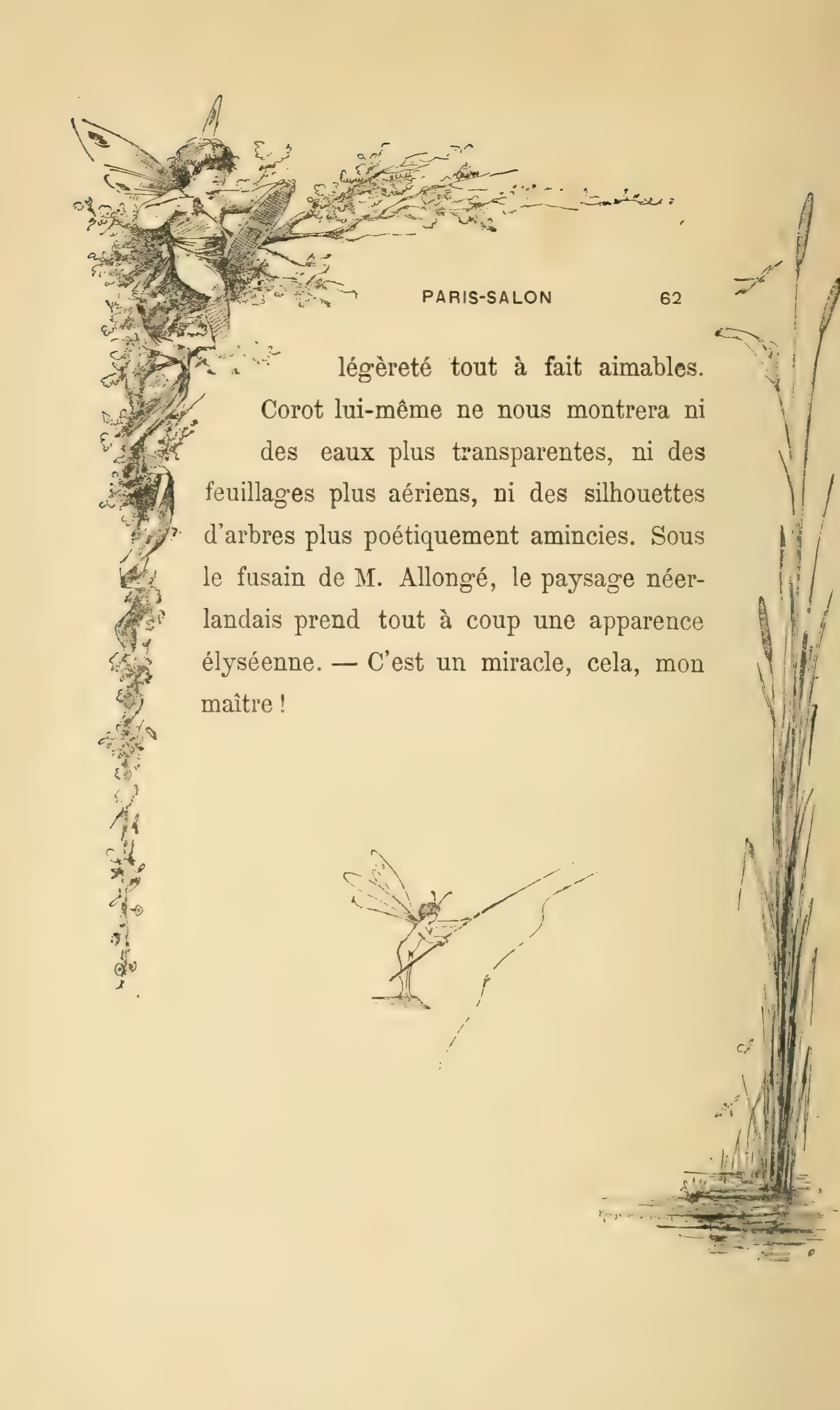
SOUVENIRS DE HILLEGERSBERGE
(PRÈS ROTTERDAM)

Fusain, sanguine, crayon noir, pastel, ou pinceau, peu m'importe la matière qui n'est rien ! Ce qui est tout, c'est l'art, et rien que l'art !

Cette réflexion semblait se présenter tout naturellement à mon esprit pendant que je regardais le joli paysage de M. Allongé, portant ce titre qui sent d'une lieue ses Pays-Bas : *Hillegersberge !*

Je ne nie pas la puissance du fusain. — C'est un procédé artistique d'une grande valeur, et arrivant aisément à une intensité d'effet vraiment rare et profonde. Malheureusement, s'il n'est pas manié par une main tout à fait habile, il ne se défend pas toujours d'une certaine lourdeur, qui finit par attrister les compositions les plus ingénieuses, les mieux conçues et les plus heureusement trouvées.

C'est un défaut que l'on n'a pas à craindre avec M. Allongé... Loin de là ! — Son fort intéressant paysage se distingue au contraire, par une finesse, une élégance, une



légèreté tout à fait aimables. Corot lui-même ne nous montrera ni des eaux plus transparentes, ni des feuillages plus aériens, ni des silhouettes d'arbres plus poétiquement amincies. Sous le fusain de M. Allongé, le paysage néerlandais prend tout à coup une apparence élyséenne. — C'est un miracle, cela, mon maître !



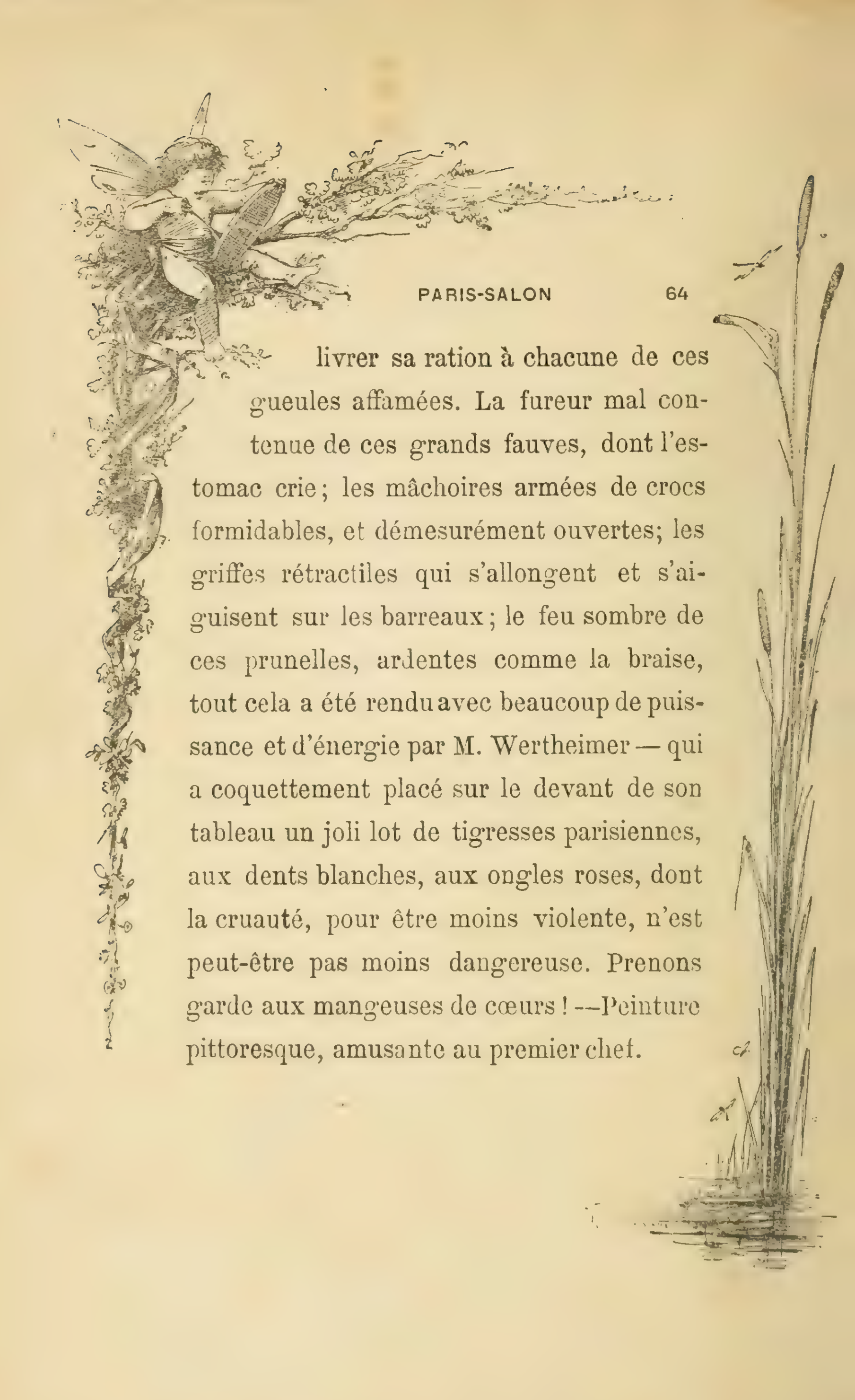
WERTHEIMER

LE REPAS DES LIONS

Je n'imagine point un contraste plus frappant que celui dont M. Wertheimer nous offre le spectacle dans le tableau très piquant qu'il intitule le *Repas des lions*.

Nous sommes chez Pezon, le célèbre dompteur. C'est l'heure du repas des bêtes féroces, dont l'estomac fonctionne avec la régularité des meilleurs chronomètres de Bréguet ; et, s'il nous est permis de nous servir avec les rois du désert de l'expression usitée jadis à la cour des rois de France, pour avertir que leurs Majestés étaient servies : *Les viandes sont apprêtées !*

Le couvert n'est pas mis sur une table ornée de linge damassé, et le célèbre belluaire garde sa vaisselle plate pour son usage personnel. Mais des morceaux sanguinolents, pris à l'étal de quelque boucherie au rabais, s'empilent dans une petite charrette à bras, que l'on promène le long des grilles, et que l'on arrête devant chaque cage, pour



livrer sa ration à chacune de ces gueules affamées. La fureur mal contenue de ces grands fauves, dont l'estomac crie ; les mâchoires armées de crocs formidables, et démesurément ouvertes; les griffes rétractiles qui s'allongent et s'aiguisent sur les barreaux ; le feu sombre de ces prunelles, ardentes comme la braise, tout cela a été rendu avec beaucoup de puissance et d'énergie par M. Wertheimer — qui a coquettement placé sur le devant de son tableau un joli lot de tigresses parisiennes, aux dents blanches, aux ongles roses, dont la cruauté, pour être moins violente, n'est peut-être pas moins dangereuse. Prenons garde aux mangeuses de cœurs ! —Peinture pittoresque, amusante au premier chef.





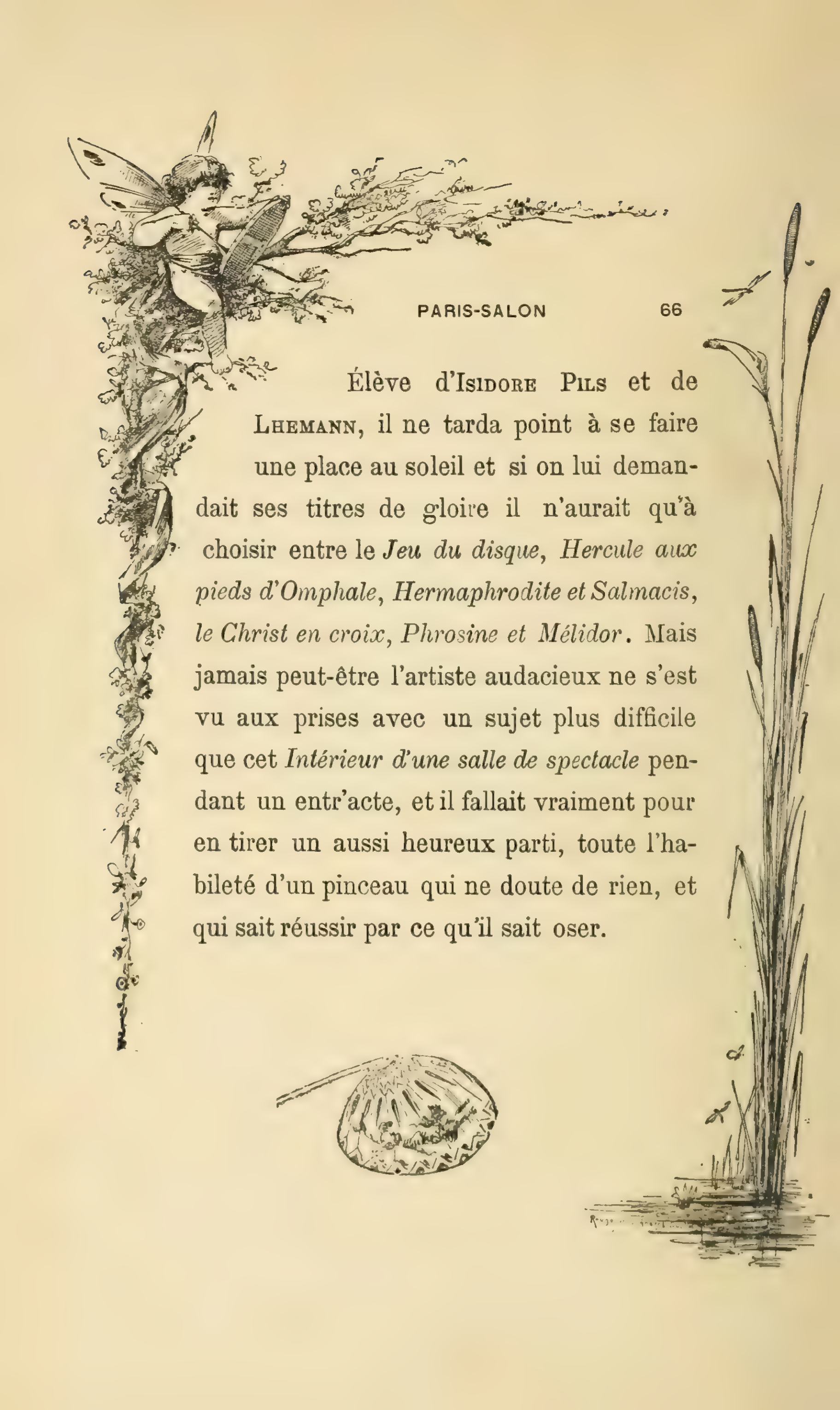
DANTAN

ENTR'ACTE

Artiste par goût, et par instinct, fils, petit-fils et neveu d'artistes, Édouard Dantan a eu ce bonheur de ne pas connaître, comme tant d'autres l'ennui de chercher sa voie. Elle était tracée d'avance, et s'ouvrait devant lui, large et facile. Il a fait ses premiers pas dans un atelier. C'est assez dire que son but était devant ses yeux, et qu'il lui suffisait de marcher droit pour l'atteindre.

Son grand-père était sculpteur sur bois. Sculpteur classique et sérieux, son père que l'on appelait, Dantan aîné. Sculpteur également, son oncle, que nous appelions Dantan jeune, artiste inimitable dans le grotesque ; qui demanda sa renomée à la carituture, et auquel ses charges valurent la popularité et la fortune.

Édouard Dantan sculpta lui-même, à ses débuts, mais bientôt la peinture le prit, et le pinceau remplaça l'ébauchoir dans ses jeunes mains.



Élève d'Isidore Pils et de Lhemann, il ne tarda point à se faire une place au soleil et si on lui demandait ses titres de gloire il n'aurait qu'à choisir entre le *Jeu du disque*, *Hercule aux pieds d'Omphale*, *Hermaphrodite et Salmacis*, *le Christ en croix*, *Phrosine et Mélidor*. Mais jamais peut-être l'artiste audacieux ne s'est vu aux prises avec un sujet plus difficile que cet *Intérieur d'une salle de spectacle* pendant un entr'acte, et il fallait vraiment pour en tirer un aussi heureux parti, toute l'habileté d'un pinceau qui ne doute de rien, et qui sait réussir par ce qu'il sait oser.

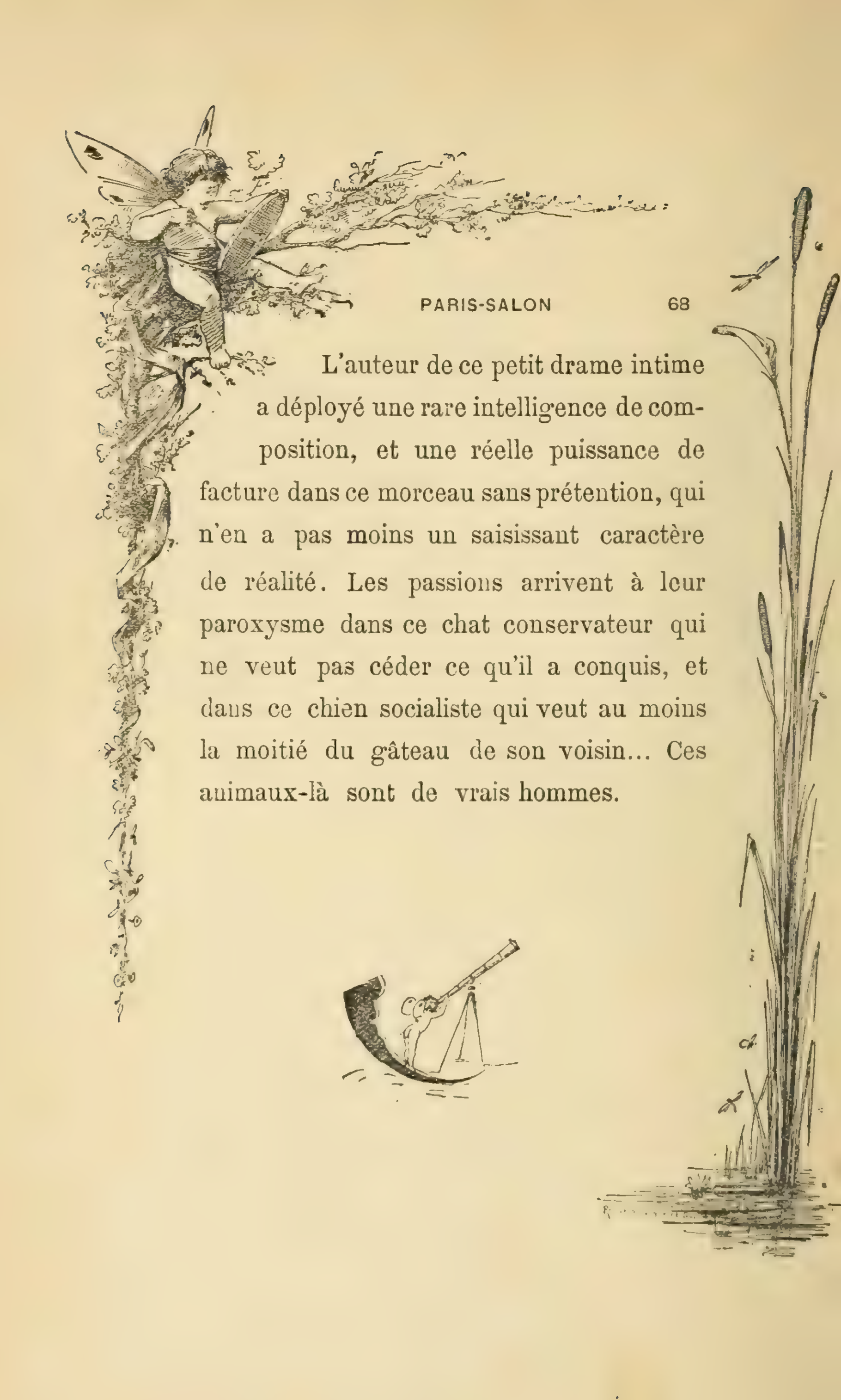




COTTIN

PART-A-DEUX

COMMUNARDS ! s'est écrié un homme politique, évidemment réactionnaire ! devant le tableau de M. COTTIN, qui nous montre, sous les traits d'un chat et d'un chien, deux abominables partageux, se disputant la fortune d'un bourgeois, symbolisée par un poulet gras, prêt à mettre en broche. Un dessinateur humoristique, doué d'autant d'habileté et de légèreté dans la main, que d'observation dans l'esprit, de finesse et de sens critique, GRANDVILLE, emprunta jadis le masque des animaux pour peindre les passions et les caractères de l'homme, ses manies et ses travers, ses vices et ses crimes. Les deux héros du joli tableau de M. Cottin pourraient prendre place dans ce livre immortel et ajouter un chapitre à notre histoire scélérate.



L'auteur de ce petit drame intime a déployé une rare intelligence de composition, et une réelle puissance de facture dans ce morceau sans prétention, qui n'en a pas moins un saisissant caractère de réalité. Les passions arrivent à leur paroxysme dans ce chat conservateur qui ne veut pas céder ce qu'il a conquis, et dans ce chien socialiste qui veut au moins la moitié du gâteau de son voisin... Ces animaux-là sont de vrais hommes.



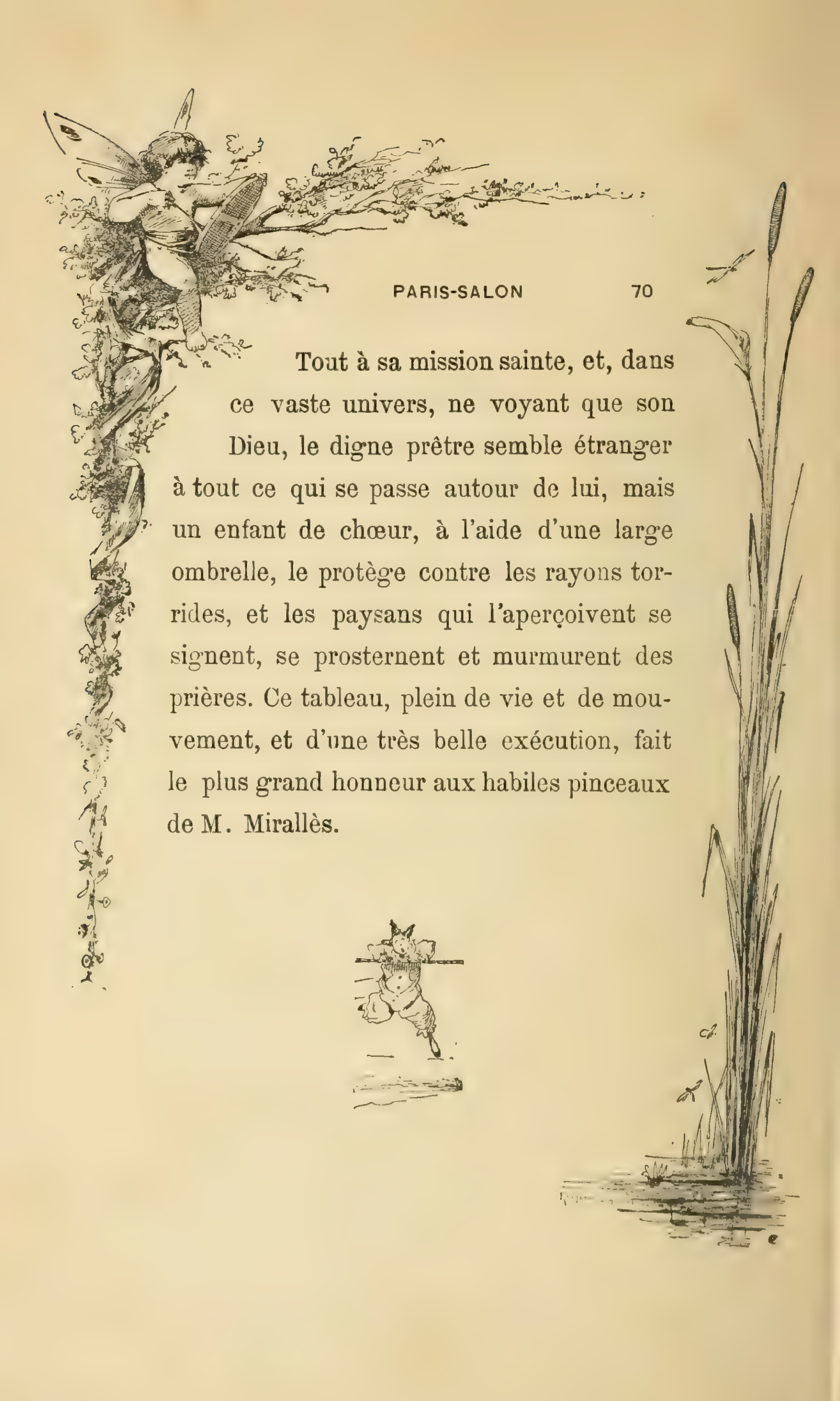


F. MIRALLÈS

LE VIATIQUE

GRANDE est l'impression qui naît dans nos âmes à la vue de ce petit tableau. M. MIRALLÈS, qui sait être quand il le veut, le peintre des élégances modernes, possède aussi à un très haut degré le sens des choses religieuses, et, bien qu'il n'ait voulu faire ici qu'un tableau de genre, il s'en dégage un tel sentiment de ferveur et de piété que je le rangerais volontiers parmi les tableaux religieux.

Nous sommes en plein champ, à l'heure brûlante de midi ; dans la distance nous apercevons la grande silhouette d'une église. C'est de là qu'est parti le prêtre portant entre ses mains le *Viatique* sacré qui donne aux chrétiens la force nécessaire pour accomplir le suprême et terrible voyage qui conduit l'homme de ce monde-ci dans l'autre.



Tout à sa mission sainte, et, dans ce vaste univers, ne voyant que son Dieu, le digne prêtre semble étranger à tout ce qui se passe autour de lui, mais un enfant de chœur, à l'aide d'une large ombrelle, le protège contre les rayons torrides, et les paysans qui l'aperçoivent se signent, se prosternent et murmurent des prières. Ce tableau, plein de vie et de mouvement, et d'une très belle exécution, fait le plus grand honneur aux habiles pinceaux de M. Mirallès.



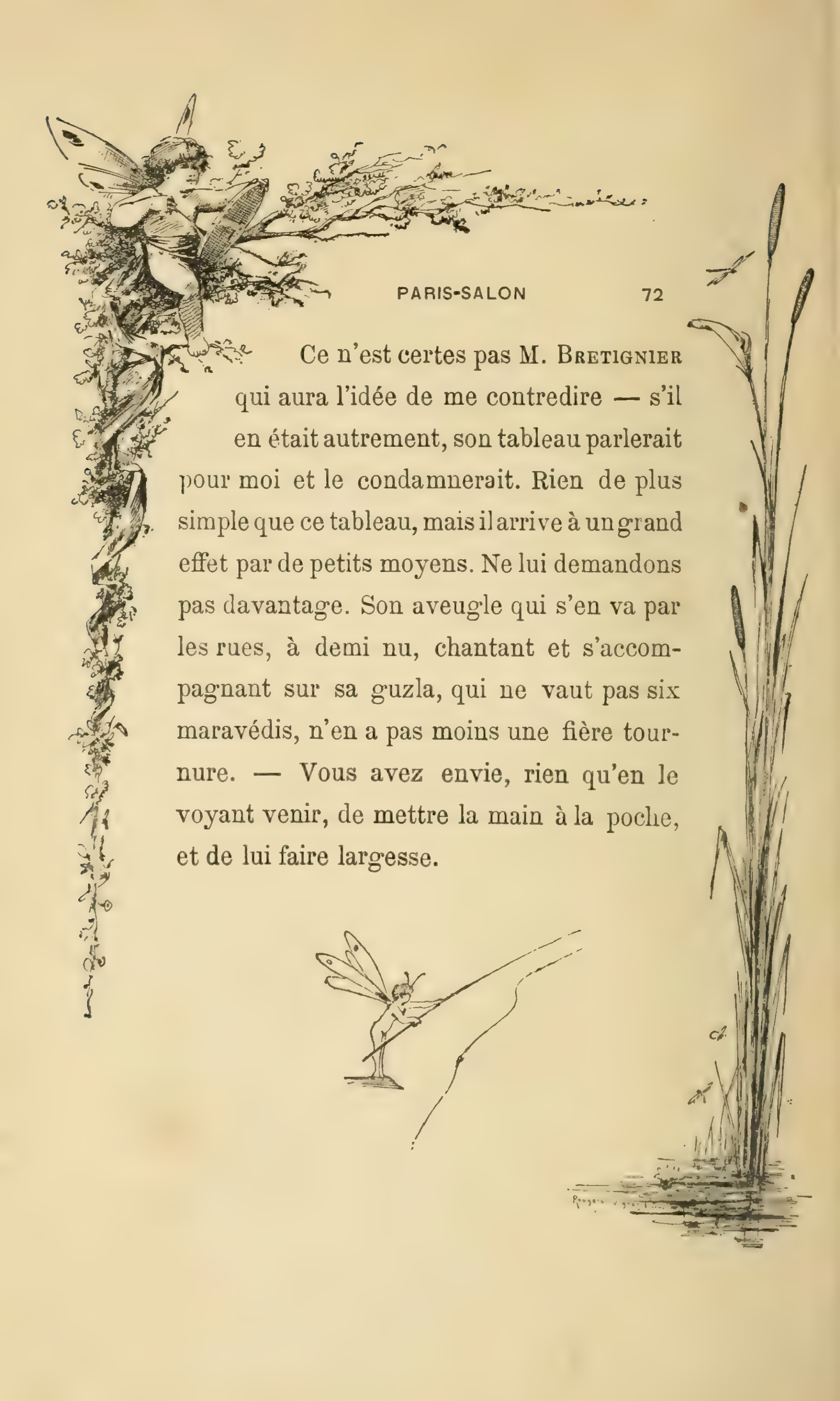
BRETIGNIER

UN AVEUGLE DANS LES RUES DE FEZ

Il me semble que nous avons, cette année, un peu moins d'Orient que d'habitude au Salon. Je reconnais que l'on en avait peut-être légèrement abusé ; mais je ne m'en suis jamais plaint ; car j'ai encore, présente et vivante, dans l'âme et dans les yeux, l'ineffaçable impression que j'ai rapportée de ce pays des beaux jours.

Nulle part la lumière n'est plus pure, plus éclatante et plus intense ; nulle part l'homme, qui pose naturellement et sans le savoir, ne se drape plus majestueusement dans un vêtement qui semble fait pour caresser ses formes bien plus que pour les protéger et les couvrir, comme il arrive en nos rudes climats.

L'Orient est, par excellence, le pays où l'on fait quelque chose avec rien. Un mendiant jette un haillon sur ses épaules, ou noue une écharpe autour de ses reins, et le voilà drapé pour le plaisir d'un peintre.



Ce n'est certes pas M. Bretignier qui aura l'idée de me contredire — s'il en était autrement, son tableau parlerait pour moi et le condamnerait. Rien de plus simple que ce tableau, mais il arrive à un grand effet par de petits moyens. Ne lui demandons pas davantage. Son aveugle qui s'en va par les rues, à demi nu, chantant et s'accompagnant sur sa guzla, qui ne vaut pas six maravédis, n'en a pas moins une fière tournure. — Vous avez envie, rien qu'en le voyant venir, de mettre la main à la poche, et de lui faire largesse.





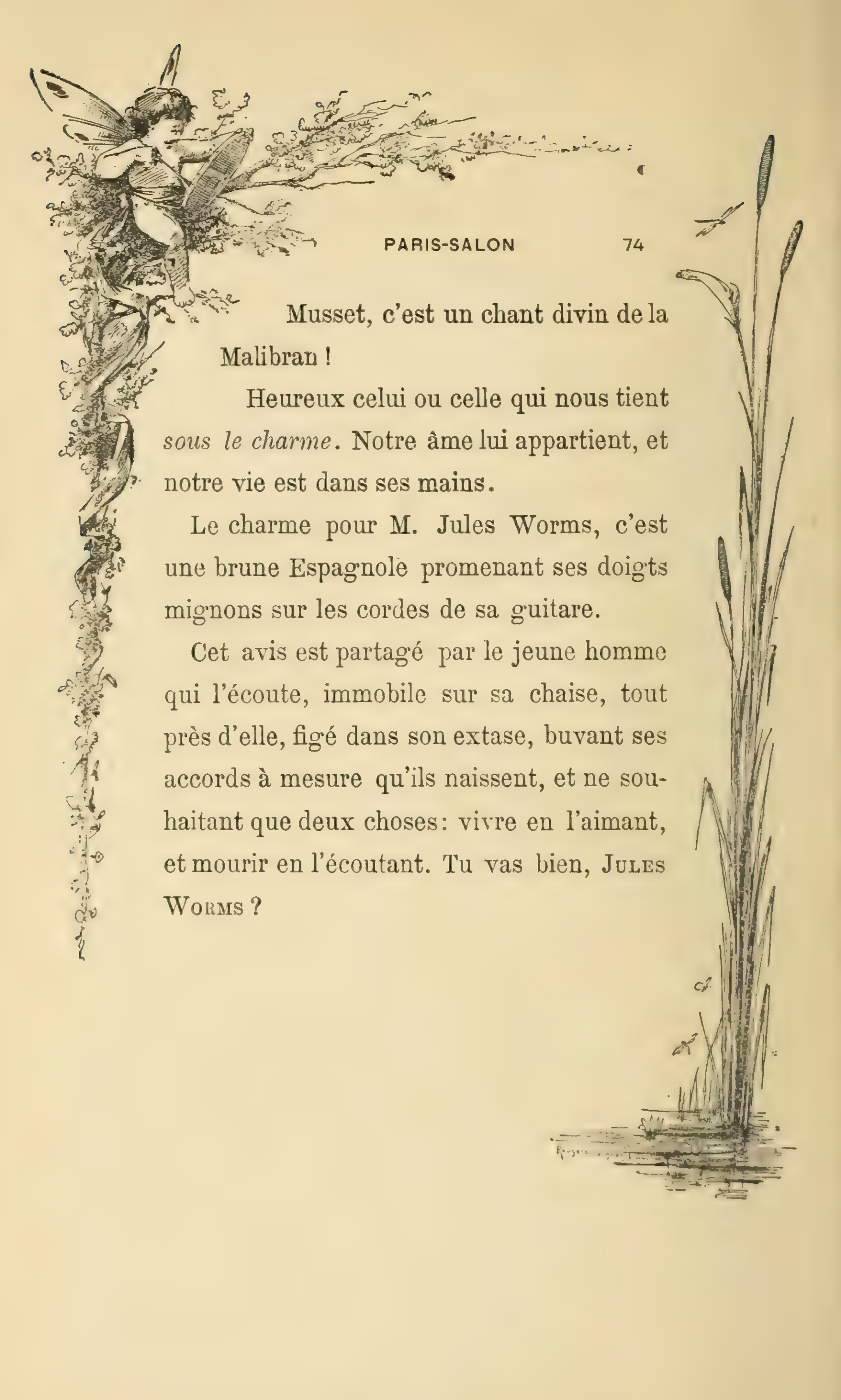
WORMS

SOUS LE CHARME

Sous le charme ! Ne trouvez-vous point que voilà un titre tout à fait heureux, et que l'œuvre qui le justifiera, certaine d'attirer à elle les hommages du monde, n'a plus besoin des éloges de la critique. La critique brise sa plume devant elle, et se prosterne dans une silencieuse adoration.

Le charme ! est-ce que ce seul mot ne dit pas tout, et vous faut-il encore quelque chose de plus ? Le charme, cette émanation insaisissable et indéfinissable des êtres, qui vous prend, vous pénètre, s'empare de vous, et vous fait dire, haletant, éperdu, enivré : Encore ! encore ! encore et toujours !

Le charme, c'est surtout l'âme devenue visible, se révélant à nous tout à coup, soit par la caresse d'une forme exquise, soit par la séduction d'une mélodie enchanteresse. Le charme, c'est une tête de Raphaël, du Corrège ou de Vinci ; c'est une phrase de Mozart ; c'est une strophe de



Musset, c'est un chant divin de la Malibran !

Heureux celui ou celle qui nous tient *sous le charme*. Notre âme lui appartient, et notre vie est dans ses mains.

Le charme pour M. Jules Worms, c'est une brune Espagnole promenant ses doigts mignons sur les cordes de sa guitare.

Cet avis est partagé par le jeune homme qui l'écoute, immobile sur sa chaise, tout près d'elle, figé dans son extase, buvant ses accords à mesure qu'ils naissent, et ne souhaitant que deux choses : vivre en l'aimant, et mourir en l'écoutant. Tu vas bien, Jules Worms ?



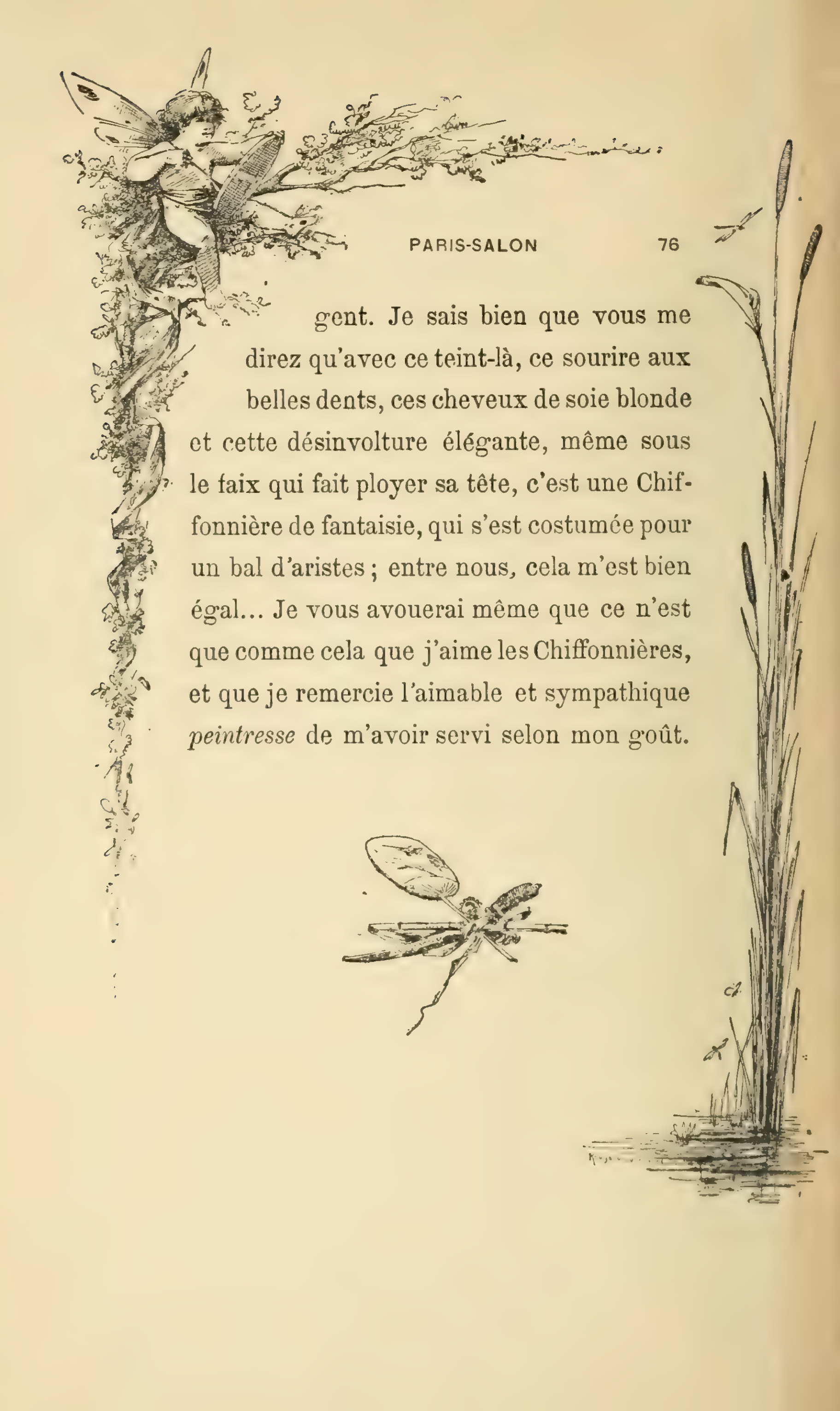
Consuelo FOULD

CHIFFONNIÈRE

Quel préfet — eût-il l'âme du doux Poubelle chevillée dans le corps — se sentirait le courage d'appliquer les lois existates, ou d'en faire fabriquer de nouvelles, pour contrister la jeune et charmante *Chiffonnière* dont nous reproduisons la jolie silhouette d'après le tableau de Mlle Consuelo Fould?

S'il y en a beaucoup de pareilles dans la corporation persécutée, je demande tout simplement à échanger ma plume contre un crochet, et mon buvard contre une hotte, et à fouiller dans les tas en si aimable compagnie.

Mlle Consuelo Fould, dont les œuvres très saines, très agréables, et fort bien venues ont un parfum naturaliste, qui n'est jamais désagréable quand c'est elle qui le distille, a rencontré là une Chiffonnière comme il y en a peu, ou, pour mieux dire, comme il n'y en a pas, et si elle était chargée d'enlever ma boîte, je me lèverais à quatre heures tous les matins pour les lui offrir sur un plat d'ar-



gent. Je sais bien que vous me direz qu'avec ce teint-là, ce sourire aux belles dents, ces cheveux de soie blonde et cette désinvolture élégante, même sous le faix qui fait ployer sa tête, c'est une Chiffonnière de fantaisie, qui s'est costumée pour un bal d'aristes ; entre nous, cela m'est bien égal... Je vous avouerai même que ce n'est que comme cela que j'aime les Chiffonnières, et que je remercie l'aimable et sympathique *peintresse* de m'avoir servi selon mon goût.



WILLEMS

LE MARCHAND DE VOLAILLES

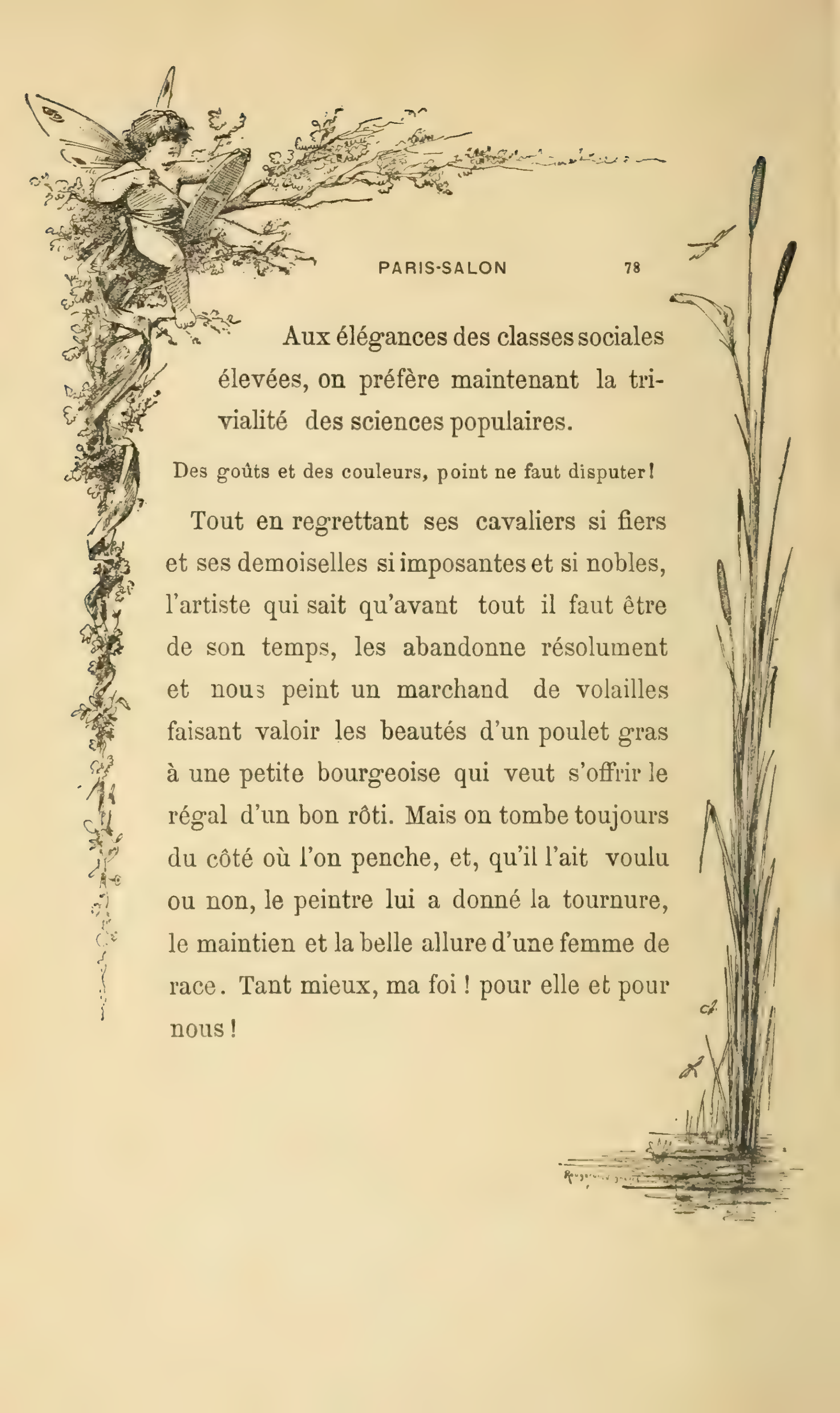
N'EST point artiste celui qui se fige dans un seul genre, qui ne sait point à propos changer sa manière, et qui se refuse à faire au goût du jour des concessions intelligentes.

Tel n'est point, à coup sûr, le cas de M. FLORENT WILLEMS.

M. Willems, que la Belgique a bien voulu nous prêter, à peu près en même temps que son compatriote M. Alfred Stevens, a longtemp représenté, et dans nos SALONS, et dans son atelier, l'art élégant, aristocratique, et mondain.

Ce n'était partout, chez lui, que des beaux seigneurs et des grandes dames, portant avec une suprême aisance les gracieux costumes du temps de Louis XIII.

Mais M. Willems était trop intelligent pour ne pas s'apercevoir qu'une évolution sensible s'était opérée dans les goûts du public, qui aime rarement le lendemain ce qu'il adorait la veille.



Aux élégances des classes sociales élevées, on préfère maintenant la trivialité des sciences populaires.

Des goûts et des couleurs, point ne faut disputer!

Tout en regrettant ses cavaliers si fiers et ses demoiselles si imposantes et si nobles, l'artiste qui sait qu'avant tout il faut être de son temps, les abandonne résolument et nous peint un marchand de volailles faisant valoir les beautés d'un poulet gras à une petite bourgeoise qui veut s'offrir le régal d'un bon rôti. Mais on tombe toujours du côté où l'on penche, et, qu'il l'ait voulu ou non, le peintre lui a donné la tournure, le maintien et la belle allure d'une femme de race. Tant mieux, ma foi ! pour elle et pour nous !





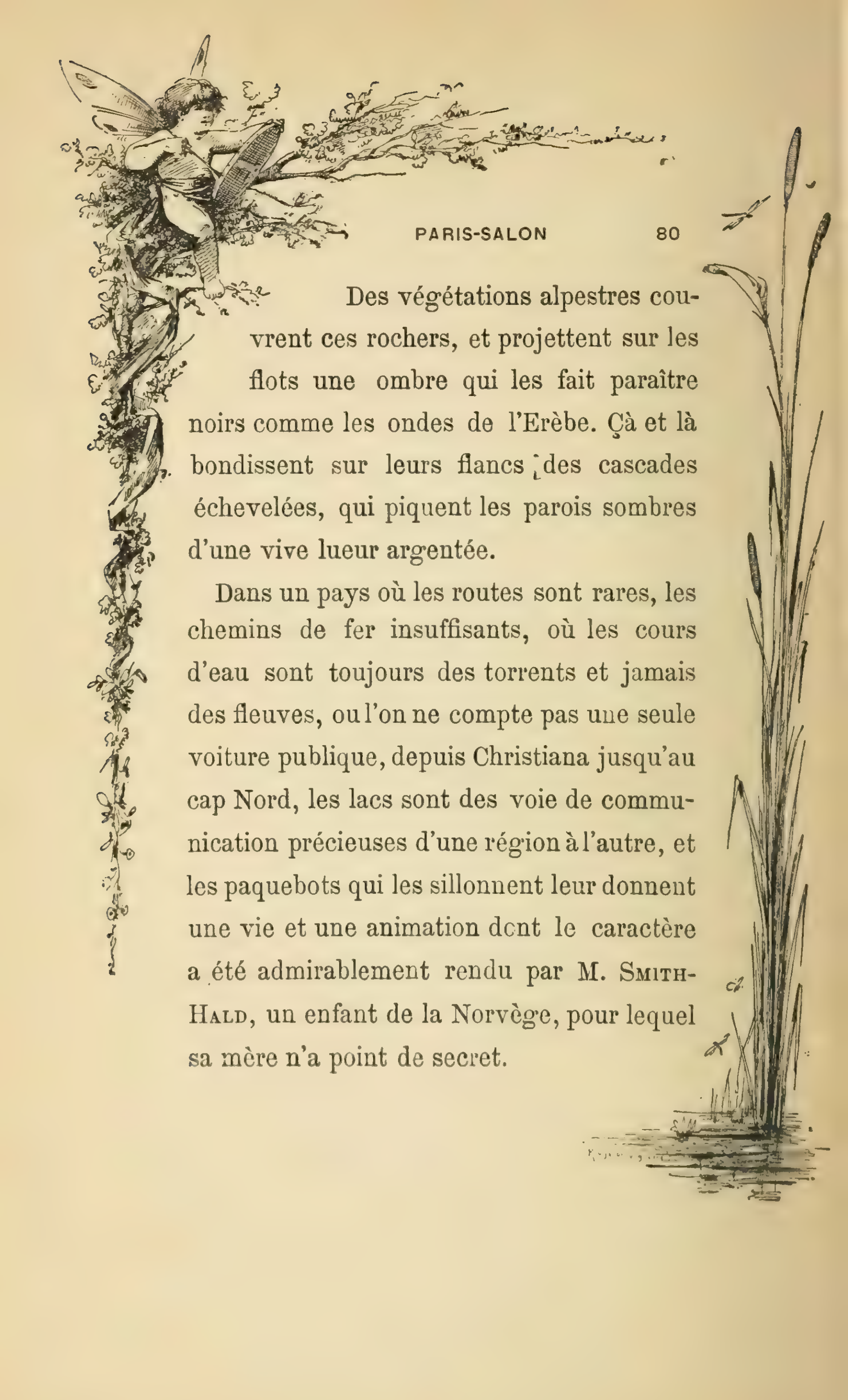
SMITH-HALD

LE LAC BANDAKSVANDET

HARMONIES sévères des colorations, grandeur des lignes, majesté de l'ensemble, profond sentiment de la solitude, impression générale singulièrement poétique, telles sont les qualités par lesquelles nous séduit le paysage norvégien.

Les lacs sont peut-être le trait dominant et caractéristique de ces paysages. Beaucoup de ces lacs communiquent directement avec la mer et pénètrent à des grandes distances dans l'intérieur des terres.

Ces lacs norvégiens ont souvent pour rives des masses de roches volcaniques, fondues jadis dans les immenses brasiers des feux souterrains, et contenant toutes sortes de substances cristallisées, des gneiss, des quartz, des feldspath, des micas, des granits, en fusion pendant des siècles, et que les commotions intérieures du globe ont fait jaillir à sa surface.



Des végétations alpestres couvrent ces rochers, et projettent sur les flots une ombre qui les fait paraître noirs comme les ondes de l'Erèbe. Çà et là bondissent sur leurs flancs des cascades échevelées, qui piquent les parois sombres d'une vive lueur argentée.

Dans un pays où les routes sont rares, les chemins de fer insuffisants, où les cours d'eau sont toujours des torrents et jamais des fleuves, ou l'on ne compte pas une seule voiture publique, depuis Christiana jusqu'au cap Nord, les lacs sont des voie de communication précieuses d'une région à l'autre, et les paquebots qui les sillonnent leur donnent une vie et une animation dont le caractère a été admirablement rendu par M. Smith-Hald, un enfant de la Norvège, pour lequel sa mère n'a point de secret.

